



Paul Henzy

Restori

28^e année

Bruxelles Deutscherbeq Passage St-Etienne Colonne de la Rose 7

N^o 1.

Deutscherbeq Neuverendy & Coeur St-Vincent Street



UNE HALTE DE BOHÉMIENS

Journal des Demeurés

Paris, chez l'Éditeur, au Salon.

24^e année. N^o 1.

SÉBASTIEN BOURDON

(1616—1671)

I

Un de ces magnifiques châteaux, tels que le dix-septième siècle en a légués à notre admiration, avait reçu toute une colonie d'artistes. Tandis que les sculpteurs ravivaient les détails d'architecture, les frises, les volutes, les corniches, et rendaient au jour mille beautés ensevelies sous la poussière du temps, à l'intérieur plusieurs peintres juchés sur des échafaudages, s'occupaient de l'ornementation des plafonds. Le salon principal devait être entièrement peint à fresque. On se hâtait; car le maître du château, le marquis de Gravezac, l'un des plus opulents seigneurs de Guienne, était au moment de marier sa fille et il avait assigné aux jeunes époux, pour résidence d'été, ce manoir que l'art allait transformer entièrement.

Le marquis venait, de temps à autre, faire sa ronde d'examen pour hâter les travaux par sa présence. Dans un de ces moments, il aperçut un adolescent qu'il n'avait pas remarqué encore. Celui-ci, armé de sa palette et de ses pinceaux, s'escrimait hardiment contre un coin du plafond où il avait tracé un Hercule appuyé sur sa massue, et contemplant d'un œil calme, ainsi qu'il sied à un héros toujours triomphant, les dépouilles des monstres qu'il avait vaincus. Notre jeune homme, âgé de seize ans à peine, avait certes peu d'expérience, mais en revanche son ardeur était sans égale.

La mine de l'apprenti peintre plut au marquis, tandis que sa peinture lui plaisait médiocrement. Aussi les paroles du noble mécène furent-elles marquées par deux sentiments contraires.

« Mon ami, dit-il, qui êtes-vous? Comment vous nomme-t-on? Vous paraissez très-désireux de bien faire? D'où vient que vous êtes employé à la décoration de mon château? »

Devant tant de questions, un autre eût été embarrassé; mais le jeune homme, né à Montpellier, avait la vivacité, le feu du midi, et s'il fut respectueux, il ne fut pas déconcerté.

« Monseigneur, répondit-il, le bonnet à la main, je me nomme Sébastien Bourdon; je n'ai que seize ans : c'est en effet être bien jeune pour me trouver en compagnie des maîtres qui sont ici et ont bien voulu, sur ma prière instante, m'emmener de Paris avec eux. Mon père est peintre verrier à Montpellier : j'ai reçu de lui les premières notions de dessin; puis comme ce bon père jugeait que la peinture sur verre n'est plus guère en honneur, et que d'ailleurs ma nature un peu vive me faisait désirer des travaux plus expéditifs, il m'a confié aux soins d'un de mes oncles qui partait pour Paris. Là, je suis entré chez maître Eustache Brisquet qui a bien voulu m'emmener ici. »

Cette petite histoire avait été écoutée avec intérêt par le marquis. Mais M. de Gravezac tenait trop à la perfection des travaux exécutés dans son manoir pour ne pas pousser plus loin la critique qu'il avait faite intérieurement. Il offrit gracieusement quelques louis au jeune homme qui devint rouge de confusion, puis il prit à part maître Brisquet et ses confrères et les admonesta au sujet du *trop jeune* collègue qu'ils s'étaient donné.

Sébastien était resté à sa place et paraissait continuer sa tâche : mais en réalité il tenait ses regards attachés sur le groupe où son nom retentissait fréquemment.

Il entendit tout à coup une voix dire au marquis :

« Eh bien! monseigneur, c'est convenu. Il sera fait ainsi que l'ordonne Votre Excellence. On se contentera de charger Sébastien d'arranger les palettes... »

Sébastien leva tristement les yeux vers sa figure d'Hercule, où il y avait une certaine puissance et une remarquable vigueur de touche.

« J'avais cru pourtant, se dit-il, que j'étais appelé par une véritable vocation. Je n'ai jamais pu voir un bon tableau sans m'y attacher, sans l'étudier, et l'emporter tout entier dans mon souvenir. Je n'ai jamais aimé que la peinture. Et voilà qu'on me trouve trop jeune! Voilà qu'on me fait presque un crime de mon âge!..... — Ah! je le sens, ajouta-t-il par un retour sur lui-même, je le sens bien, si à seize ans j'avais la moitié du talent que possédait Raphaël à cet âge, on ne me trouverait pas trop présomptueux!..... C'est qu'en réalité j'ai été un téméraire, c'est que je ne sais rien, c'est que je ne suis bon à rien!..... »

Et aussitôt avec cette impétuosité qu'il mit dans toutes les actions de sa vie, Sébastien se glissa vivement par un petit escalier qui, du côté de l'échafaudage où il se trouvait, communiquait aux appartements inférieurs. Il sortit du château sans être aperçu et ne cessa de courir que lorsqu'il ne vit plus les pignons du bâtiment seigneurial et la cime des chênes du parc.

Alors il chercha à s'orienter et abordant un paysan qui passait, il le pria de le prendre dans sa charrette et de le conduire à Bordeaux. De Bordeaux il recommença sa route à pied et se rendit par petites étapes à Toulouse. Là, il était bien certain que son maître ne pourrait le rejoindre et qu'on n'entendrait plus parler de lui. Le silence sur sa vie lui semblait nécessaire désormais, puisqu'il ne croyait plus en lui, en sa vocation!

A peine arrivé, il se présenta à la première caserne et demanda à être enrôlé.

« A votre âge, compagnon! lui dit un vieux sergent; vous me semblez bien jeune pour porter le mousquet? »

— Si je suis assez fort! cela suffira, je pense.

— Réfléchissez-y bien, avant de signer votre engagement. Car une fois que la chose est faite, on ne peut plus la défaire. Et si l'on s'ennuie, si l'on s'avise de désertier, il faut aller à la potence.

— J'ai bien réfléchi, répondit Sébastien. Mon parti est pris; je veux m'enrôler.

— Soit donc, suivez-moi. »

Et voilà comment Sébastien, du jour au lendemain, se trouva affublé d'une casaque, d'un large baudrier et d'une rondache. Adieu la rêverie, adieu le commerce si doux de l'art. Désormais il faut apprendre à marcher au pas militaire, à manier le mousquet, à faire l'exercice; il lui faut subir les paroles dures des instructeurs, la société de soldats grossiers et les quolibets de ceux qui se moquent de sa tristesse et de sa réserve.

Sébastien n'avait pas été longtemps à reconnaître la justesse des avertissements du vieux sergent. Le dégoût de sa vie nouvelle croissait en lui sans que le pauvre jeune homme pût y trouver aucun adoucissement. Alors cet art précieux qu'il avait tant aimé, lui revint en mémoire : il avait rejeté le crayon et le pinceau, ses véritables armes : il les reprit pour se soulager du poids de celles qu'il avait si imprudemment sollicitées. Aux moments de loisir, quand le permettaient la corvée et la parade, tantôt, sur un banc extérieur il dessinait les scènes dont le hasard le rendait témoin; tantôt, à l'intérieur de la caserne, dans la chambrée, il peignait de petites toiles offrant des scènes de la vie militaire. Ce genre vif, pittoresque, varié, convenait merveilleusement à sa nature méridionale; il y apportait une observation fine et une exécution rapide. Cependant par intervalles, quand une composition était achevée, il se laissait aller au découragement.

« A quoi bon étudier? se disait-il. Je ne suis plus peintre, — je suis un soldat, — je ne m'appartiens plus. »

Et c'était à grand-peine que ses camarades obtenaient qu'il ne déchirât point ses esquisses, dont on se servait pour décorer les murs de la chambrée.

Les choses en étaient là, lorsqu'un jour son capitaine venant faire l'inspection de cette chambrée, aperçut tout d'abord les compositions de Sébastien et ne vit que cela, tant son regard y était ramené par l'admiration.

« Ah ça, dit-il aux hommes qui étaient présents, vous avez donc un peintre parmi vous? »

— Mon capitaine, répondit le sergent, voilà l'histoire. Il y a trois mois, un garçon tout jeune, qui avait l'air de chercher fortune, s'est adressé à moi : il voulait s'engager; je lui ai prédit, d'après son air, qu'il en aurait regret. La chose s'est réalisée, je connais ça! Quand mon gaillard a vu qu'il s'ennuyait trop, il s'est avisé de peinturlurer, et voilà, sauf votre permission, ce qu'il a fait.

— Très-bien ! Où est ce jeune homme?

— Il est de garde au Capitole.

— Dès qu'il sera libre, vous me l'amènerez. »

Conduit devant le capitaine, Sébastien tremblait d'avoir une punition à essuyer pour quelque infraction au service.

« Mon ami, lui dit l'officier, d'après ce que j'ai recueilli à votre sujet, d'après ce que j'ai vu aussi, je ne pense pas que vous soyez appelé à devenir un foudre de guerre.

— J'avoue, mon capitaine, répondit le jeune homme en souriant avec mélancolie, que je me suis trompé sur ma vocation. Mais je dois me résigner.

— Et si vous étiez libre, que feriez-vous?

— Je reviendrais à la peinture où, je le crois maintenant, je pourrais réussir. Mais c'est un rêve : je ne veux pas, je ne dois pas y arrêter ma pensée.

— Tenez, reprit alors le capitaine en lui présentant un papier; votre rêve devient une réalité. Voici votre contrat : reprenez-le, vous êtes dégagé. »

Sébastien jeta un cri de joie.

« Comment, dit-il, reconnaître un si grand bienfait? la liberté ! la liberté m'est rendue !... »

Le capitaine ouvrit une porte, et menant le jeune artiste au seuil de sa chambre à coucher, il dit :

« Voyez comme ma chambre est ornée !... »

— Quoi ! mes dessins, mes esquisses !

— J'ai tout confisqué, tout réuni. Jugez si je pourrai jamais vous oublier !... Allez, mon cher Sébastien, et acceptez en faveur de votre avenir l'augure d'un militaire qui a fait de la franchise sa plus grande vertu. »

II

Par quelle suite d'efforts non interrompus, par quelle puissance de volonté le jeune homme, redevenu artiste, parvint-il à atteindre Rome. — Rome, la patrie du génie, la métropole de toutes les grandeurs, de toutes les gloires? Nous l'ignorons. Dans cette existence des artistes d'autrefois, l'histoire a laissé des lacunes regrettables. Mais par la pensée nous pouvons reconstituer des faits inconnus. Ainsi nous aimons à suivre Sébastien Bourdon dans un pèlerinage laborieux, à nous le représenter allant, comme Jacques Callot, de village en village, s'arrêtant là où son désir curieux le retient, esquissant une vue, une fabrique, un paysage plein de majesté, assistant à quelque magnifique coucher de soleil, puis recevant le souper et le gîte de la bienveillance des moines dont il vient de contempler ou de dessiner le couvent. Ces étapes multipliées, c'est la vie pleine d'aventures et d'imprévu, la vie qui entretient et renouvelle l'inspiration. Et enfin Rome apparaît avec ses tours, ses dômes, ses arcs de triomphe, son Colisée, ses basiliques, Rome, la patrie de tous les cœurs souffrants, de tous ceux qui aspirent au beau idéal!

Il est à Rome et il n'a que dix-huit ans. Comment vivra-t-il dans cette ville inconnue où son nom n'est prononcé par personne, où son âge devra mettre en garde contre ses œuvres, et où, de plus, il arrive avec la note défavorable de la religion luthérienne?

Ici recommence le mystère historique. Mais ici encore on peut gratuitement supposer qu'un jeune artiste, rempli d'ardeur, peignant avec la plus grande facilité, adoptant tout ce qui se présentait à ses regards, sachant imiter tous les styles et traiter tous les sujets, ait trouvé dans son pinceau les ressources matérielles nécessaires à l'existence.

A cette époque, Pierre de Laer avait mis à la mode ces scènes familières de tabagies, de corps de garde, de bohémiens qu'on a surnommées *bambochades*. Sébastien comprit que c'était la mine à exploiter; il se souvint qu'il avait été soldat, et il lui fut facile d'aller étudier de près des mœurs qu'il n'avait que trop connues. Mais tandis qu'autrefois, lorsqu'il lui fallait

porter le mousquet, il avait conçu un profond dégoût pour les rudesses de la vie militaire, maintenant il s'en amusait, et c'était avec la vérité la plus heureuse qu'il en tirait de petits tableaux que se disputaient les amateurs : ou bien, errant dans la campagne romaine, il se dirigeait hardiment vers quelque halte de Bohémiens et surprenait avec son crayon le désordre le plus pittoresque.

La chaleur du jour a forcé les Zingari de s'arrêter. Les mulets sont dételés et paissent tranquillement l'herbe que les buffles sauvages leur ont abandonnée en s'enfuyant ; quelque âne pelé cherche du chardon au bord d'un fossé ; des enfants dorment, la tête posée sur de vieilles défroques ; des femmes au teint brun, aux yeux noirs, aux vêtements bariolés, apprêtent le repas de la communauté ; les hommes, assis à l'ombre d'une ruine qu'entourent des pins-parasols, jouent aux cartes ou aux dés : un tambour leur sert de table ; ça et là on aperçoit des tentes attachées tant bien que mal. C'est en petit l'image d'un camp. Devant ces Bohémiens, mystérieux voyageurs dont l'origine est restée inconnue et qui ont leur langue, leurs usages, leur caractère si bien tranchés, un jeune homme se tient calme et souriant, il inspire autant de confiance qu'il en éprouve. Quelque chose fait sentir aux Zingari que, vivant en dehors de la grande communauté humaine, ils ont des traits qu'il est bon de reproduire.

Dépendant la jalousie tenait ses yeux ouverts sur les succès de Sébastien. Depuis quelque temps, à son insu, il était l'objet d'une violente animosité. Partout où il allait, un homme le suivait, étudiant ses démarches, épiant ses paroles et le harcelant de ses critiques. — « Que va-t-il faire parmi ces Zingari ? disait-il ; de vrais païens ! Est-ce bien à un artiste qu'il convient de se mêler à ces misérables ? » Cet homme, après avoir observé de loin Sébastien, l'aborda de front :

« Je vous félicite, dit-il, mon cher monsieur. Vous réussissez à merveille.

— Qui êtes-vous ? demanda Sébastien.

— Ah ! vous feignez de ne point me reconnaître. Apparemment vous n'êtes que médiocrement ravi de la rencontre.

— Une rencontre que vous avez cherchée !

— Peut-être. Je me nomme de Rieux, et j'ai l'honneur d'être votre serviteur.

— Je vous salue, monsieur. Permettez que je continue ma besogne.

— Il serait plus sage de vous en abstenir.

— Et pourquoi, s'il vous plaît ?

— Parce qu'il ne sied pas à un peintre qui respecte son art de le consacrer à de pareilles représentations.

— En quoi offensé-je le devoir ?

— C'est facile à déterminer. Chaque jour, on le sait, vous vous mêlez à des Bohémiens. Le proverbe dit : « D'après qui tu hantes, on peut savoir qui tu es. » Aussi n'est-ce pas sans dommage pour son caractère qu'un artiste peut s'associer à des bandes errantes, à des gens sans foi, ni loi.

— Vous jugez bien sévèrement ces pauvres diables qui sont fort inoffensifs.

— Il est certain que vous êtes trop leur ami pour qu'ils cherchent à vous nuire. Mais on sait que penser de ces Zingari.

— Pensez d'eux et de moi ce qu'il vous plaira, s'écria le jeune homme avec indignation, et laissez-moi en repos.

— Non ! dit à son tour de Rieux, rouge de colère, cela ne se terminera pas ainsi. Je cours parler de vous à l'inquisition. Vous êtes luthérien, monsieur, et je ferai connaître les sentiments hérétiques que vous nourrissez au fond de votre âme et qui vous rendent si peu scrupuleux. »

Là-dessus, le peintre s'éloigna à grands pas pour aller exécuter sa menace.

Le malheureux Bourdon était resté comme anéanti. Déjà il entrevoyait la perspective de la prison — et peut-être du supplice. Les Zingari l'entourèrent et l'accablèrent de questions. A peine pouvait-il trouver une réponse. A travers ses paroles entrecoupées, ces hommes devinèrent le sujet de son trouble, et le danger frappa aussi leur esprit.

« Mon enfant, dit le chef de la tribu, vieillard aux longs cheveux blancs, au visage basané et oriental, mon enfant, lorsque le voyageur, dans les plaines de l'Arabie, voit arriver sur lui un de ces nuages de sable qui roulent en tourbillon et que le vent a grossis en traversant les solitudes, il ne doit pas s'armer d'un courage téméraire. Le seul parti qu'il ait à prendre, c'est de se jeter le visage contre terre et d'attendre dans cette position que le terrible ouragan l'ait dépassé. Eh bien ! tu es ce voyageur sans force contre les éléments. A quoi te servirait-il d'attendre l'effet de la menace ? Plongé dans un cachot, tu pourrais y mourir oublié ; ou bien, un jugement cruel te mènerait sur un bûcher. Écoute, as-tu du talent ?

— J'espère en posséder un peu.

— C'est bien. Voilà le bagage le meilleur, et avec lequel on peut toujours se mettre en route. Si tu veux m'en croire ne retourne pas à Rome.

— Grand Dieu ! mais où irais-je ?...

— Partout, excepté là, où la haine t'attend. Vois-tu ce chemin ? Il conduit aux frontières de Toscane. La Toscane mène à Venise. A Venise, tu seras en pays de liberté et de génie : là, personne ne songera à te tourmenter. Crois-en mes avis. Pars sans retard ; et si un jour tu deviens grand parmi les hommes, souviens-toi du vieux Pietro Zanghibal.

Sébastien avait refermé son carton, remis ses crayons dans la poche de son justaucorps. Il se retourna, jeta un dernier regard sur la ville éternelle, et, après avoir embrassé le Zingaro, il prit silencieusement la direction de la Toscane.

III

Il y avait grande fête et réjouissance aux alentours de Notre-Dame de Paris. C'était le premier mois de l'an 1643. Ce jour-là, la corporation des orfèvres devait faire porter et présenter au chapitre de la cathédrale un tableau dont elle lui faisait un hommage solennel. Aussi fallait-il voir comme, depuis le matin, le bon peuple inondait la place du Parvis et se pressait sur le chemin que la toile allait parcourir ! L'impatience était vive, la curiosité avait pris des proportions en rapport avec le mérite de l'œuvre dont chacun, sur la foi de son voisin, disait le plus grand bien. Ce qui ressortait surtout des divers colloques, c'est que l'artiste, tout jeune encore, c'est-à-dire à peine âgé de vingt-sept ans, avait obtenu victorieusement par le concours l'honneur de peindre le *martyre de saint Pierre*. On racontait mille histoires sur son compte ; on s'entretenait de ses longs voyages, de sa vie errante

et pleine d'aventures. Les plus avisés grossissaient les anecdotes. Et, en attendant, nul dans cette foule ne paraissait connaître le nom de l'artiste victorieux, quand un homme à la mine castillane, à l'air fanfaron, à la moustache relevée en croc, à la cape noire retroussée par une longue rapière, jeta vivement dans un groupe la parole suivante :

« Hé ! mes bonnes gens, personne mieux que moi ne peut vous instruire de ce que vous ignorez. Sachez donc que la France, cette terre natale des belles-lettres et des beaux-arts, va s'enrichir d'un nouvel adepte de l'immortalité. S'il eût été poète, il se fût placé sur les hauteurs du Parnasse, mais ce sera aux poètes à le célébrer, et ils n'y manqueront pas. Pour ma part, moi Georges de Scudéry, auteur de plusieurs chefs-d'œuvre de théâtre, moi que Son Éminence a comblé de ses faveurs et de ses louanges, je déclare que dans mon estime Sébastien Bourdon peut être rangé à côté de Vouet... »

— Sébastien Bourdon !... répétèrent plusieurs voix.

Et ce nom passa de bouche en bouche, si bien qu'au bout de quelques instants il retentissait en clameur universelle, lorsqu'un cortège d'hommes vêtus de noir, précédés d'un porte-bannière et de joueurs d'instruments, déboucha du quai des Orfèvres où il s'était formé. A la suite du cortège s'avançait le vaste tableau qu'on avait posé, de façon à ce qu'il fût bien vu, sur une espèce de chariot découvert traîné au pas par quatre chevaux aux longues housses de soie bleue brodée d'argent.

Près du chariot marchait un jeune homme aux traits intelligents et expressifs. Son émotion indiquait facilement l'intérêt tout particulier qu'il prenait à la cérémonie. A mesure qu'il passait, la foule battait des mains et criait :

— Vive Sébastien Bourdon !...

C'est qu'il était impossible de ne pas admirer l'œuvre qu'on menait ainsi triomphalement à Notre-Dame. Depuis longtemps on n'était plus habitué en France à cette largeur de touche, à cette furie de brosse qui sentait l'étude approfondie des maîtres vénitiens, à cette ampleur qui accusait l'imitation habile des Giorgione, des Titien et des Veronèse. Assurément les spectateurs ne pouvaient dire par quelles qualités cette toile les séduisait : mais évidemment elle leur révélait, non-seulement par ces mêmes qualités, mais jusque dans ses défauts et ses inégalités, un homme hardi, créateur, qui venait de s'emparer de l'avenir.

Le poète que nous avons déjà montré, n'était pas homme à se confondre longtemps avec le petit peuple. En sa qualité de gentilhomme et de porteur de rapière, il poussa dédaigneusement quelques-uns des manants qui lui barraient le passage et s'élançant vers Bourdon :

« Permettez-moi, mon bon ami, dit-il, de vous embrasser. Je suis de Scudéry, l'auteur de *Lygdamon*, de *l'Amour Libéral* et d'*Arminius* !...

— Est-il possible ! s'écria Sébastien avec enthousiasme. Aurais-je donc tous les bonheurs à la fois : le succès, et l'amitié d'un grand auteur tel que vous, monsieur ?

— Faisons échange de cette amitié si précieuse dans la vie.

— Vous me confondez, monsieur, si je fais attention à la nouveauté de ma réputation, tandis que vous

vous êtes depuis longtemps le favori du public et le rival des *Cinq auteurs*... (1)

— Il est vrai ! dit Scudéry, caressant sa moustache, que mon astre ne semblait pas m'appeler vers les muses, ces doctes filles qui n'ont pour biens meubles que des luths et des guitares ; mais ne pensant être que soldat, je me suis encore trouvé poète. J'ai passé plus d'années parmi les armes, que d'heures dans mon cabinet, et usé beaucoup plus de mèches en arquebuse qu'en chandelle : de sorte que je sais mieux ranger les soldats que les paroles, et mieux carrer les bataillons que les périodes... (2)

— Je sais, repartit Sébastien en souriant, que vous êtes un habile homme, et je m'honorerais de votre commerce.

— Je n'ai pas attendu ce moment pour vous estimer ce que vous valez, dit à son tour Scudéry ; témoin ce quatrain d'un tour assez joli, je crois, que j'ai improvisé devant belle et nombreuse assistance, chez monseigneur le prince de Condé, en voyant votre tableau de *Mercure tuant Argus*. »

O Bourdon ! sur la peinture
Dont tu charmes l'univers,
On voit autant d'yeux ouverts
Comme en a fermé Mercure.

Nous ignorons si ces méchants vers produisirent chez Bourdon une très-vive admiration. D'ailleurs le cortège était arrivé au portail de la cathédrale, et la cérémonie de la remise du tableau allait commencer. Scudéry n'avait pas quitté Sébastien : c'est tout au plus s'il ne se croyait pas un peu l'auteur du *Martyre de saint Pierre*. Le jeune artiste eut à traverser les rangs d'une assemblée brillante qui, à sa vue, s'était levée avec une sorte de respect.

Comme il cherchait à se soustraire à tant d'honneurs, il entendit deux voix, connues de lui, prononcer son nom et échanger rapidement ces quelques mots :

« O mon bon frère, voyez, combien il est ému !

— Douce émotion, ma sœur !... Mais ce ne sera pas le dernier de ses succès, ni la seule de ses récompenses. »

Le regard reconnaissant de Sébastien rencontra celui du frère, miniaturiste célèbre appelé Duguernier. Quant à la sœur, craignant d'avoir été entendue, elle avait baissé vers le dossier de son prie-Dieu son visage candide et ravissant de beauté.

« Une chance de plus !... pensa Sébastien. Duguernier m'estime, et sa charmante sœur daigne s'intéresser à moi... »

Quelques années après, en 1648, on formait l'Académie royale de Peinture. A côté de Duguernier qui n'avait cessé de l'appuyer de son crédit, Sébastien Bourdon y était admis parmi les *douze anciens*, et la belle Marie Duguernier, acceptant le nom de madame Bourdon, allait recevoir la bénédiction nuptiale au

(1) Ces cinq auteurs qui, d'après les ordres du cardinal de Richelieu, avaient été en possession d'occuper la scène, étaient Boissier, Corneille, Colletet, de l'Estoile et Rotrou.

(2) Les paroles que nous mettons dans la bouche de Scudéry sont empruntées à la préface de son *Lygdamon*. Elles peignent son caractère.

pied de l'autel que dominait magistralement le tableau couronné du *Martyre de saint Pierre*.

IV

Un homme d'extérieur à la fois grave et inspiré allait débarquer à Stockholm, et il embrassait d'un regard curieux l'ensemble de palais somptueux et de demeures modestes qui s'élèvent en amphithéâtre et composent la capitale de la Suède.

A peine les canons du fort de Waxholm avaient-ils salué le navire, qu'un officier se présenta et, de la part du chancelier Axil Oxenstiern, demanda si, parmi les passagers, il ne se trouvait pas un peintre nommé Sébastien Bourdon.

Celui qui était l'objet de cette question s'avança, le feutre à la main, et répondit en annonçant lui-même son arrivée. Immédiatement on le conduisit au palais de la reine, quelques excuses qu'il fit sur son costume négligé.

« Sa Majesté, dit l'officier, est pleine d'impatience de vous voir. Elle n'a pas l'habitude de rencontrer de résistance à ses désirs. Allez, monsieur; notre illustre reine a bien souvent accusé la lenteur de la traversée depuis que vous lui avez écrit de France en lui promettant de venir à Stockholm vous joindre à sa petite colonie de savants et d'écrivains.

— Hélas ! dit l'artiste, je suis un humble personnage auprès de ces gloires qui remplissent l'Europe du bruit de leur renommée.

— Ce sera affaire à vous. Mais je crois pouvoir vous prévenir, monsieur, que la besogne ne vous manquera pas : car, en Suède, nous possédons plus de valeureux soldats et de courageux mineurs que de bons peintres.

— Je ferai de mon mieux pour satisfaire Sa Majesté. »

Introduit au palais et laissé dans la salle des gardes par l'officier qui était allé rendre compte de sa mission, Sébastien Bourdon vit la principale porte s'ouvrir à deux battants, et un huissier vint le prendre et le conduire au chancelier qui, à son tour, le présenta à Christine.

Ce fut de la stupéfaction qu'éprouva Sébastien. Accoutumé à l'étiquette et au pompeux cérémonial des cours de Rome, de Toscane et de France, il s'attendait à trouver la fille de Gustave-Adolphe assise sur un trône, en costume de gala, manteau sur les épaules, couronne sur la tête. Mais, au contraire, il vit une femme à la tournure étrange, à l'habillement demimasculin. Sa jupe courte était surmontée d'un justaucorps à collet d'homme; ses cheveux, jadis longs et bouclés avaient été remplacés par une perruque noire sur laquelle était planté un chapeau de cavalier. Christine semblait mépriser les ornements délicats, les soins, la grâce qui font le charme de son sexe. Son regard avait quelque chose de dur, son sourire manquait de finesse; et quant à sa démarche saccadée, inégale, elle pouvait être celle d'un savant plutôt que d'une femme, et encore moins d'une reine.

Dans un coin de la vaste salle se tenaient dix à onze hommes, presque tous vêtus de noir, et qui paraissaient encore animés du feu d'une discussion récente.

D'un geste impératif la reine leur commanda le silence; puis tout entière au nouveau-venu :

« Bonjour, monsieur, dit-elle. Vous avez compris mon appel. C'est bien à vous. Je ne serai pas ingrate.

Mon règne sera, je l'espère, illustré par la réunion de tout ce que l'Europe compte d'hommes célèbres. Faute de les avoir pour sujets dans un pays qui ne produit que du fer, j'ai voulu les avoir pour amis, pour compagnons de mes travaux, de mes recherches. Nous poursuivons la science ensemble, nous discutons philosophie, esthétique, poésie; et, grâce à vous, les beaux-arts ne seront pas oubliés. Ce n'est pas ma cour, c'est mon sanctuaire, et j'espère fonder avec leur concours un monument plus durable que l'airain, selon l'expression d'Horace, *Monumentum aere perennius*!... Ah! pardon, je cite souvent du latin... Il faudra vous y habituer. Maintenant je vais vous nommer les hommes qui ont bien voulu, comme vous, chercher à Stockholm, la patrie de l'intelligence; les nommer, ce sera prononcer leur panégyrique. Vous voyez MM. Grotius, Saumaise, Descartes, Bochart, Huet, Chevreau, Naudé, Vossius, Conring, Meibom et le docteur Bourdelot, votre compatriote, qui ne le cède à personne en fait de malice. Tenez, au moment de votre arrivée, Bourdelot s'était mis en tête de faire chanter Naudé qui a écrit sur la musique chez les anciens, et danser une pyrrhique à Meibom qui a traité ce sujet.

— Que Votre Majesté me permette de persévérer dans mon dessein, dit Bourdelot, qu'enhardissait la faveur dont il jouissait auprès de cette étrange princesse. M'est avis que le docte Naudé et le grave Meibom auraient très-bon air, l'un en chantant un hymne sur le mode antique, l'autre en dansant à la grecque, le casque en tête, le bouclier au côté et la pique à la main.

— Je le crois aussi, dit Christine en riant, et j'attends cette preuve de la complaisance de ces messieurs.

— Vous l'entendez, mes maîtres!... s'écria Bourdelot. Allons, décidez-vous! »

Et aussitôt il s'empara de Meibom, le tira, malgré sa résistance, et le fit sauter et tourner en tous sens. La reine avait donné l'exemple d'une hilarité à laquelle Descartes et Sébastien Bourdon étaient les seuls à ne point prendre part. Furieux, Meibom décocha un soufflet à l'insolent favori. Il s'ensuivit une rumeur épouvantable, et l'exil fut immédiatement prononcé contre le pauvre savant qui avait été trop prompt à venger sa dignité offensée.

Tout ce qui s'était passé en si peu de temps sous ses yeux fut pour Sébastien Bourdon la plus utile leçon. Il comprit quelle réserve, quels ménagements il devait garder vis-à-vis d'une souveraine qui, après avoir reçu l'éducation la plus forte, se croyait, par le double fait de son rang et de son savoir, dispensée de garder envers ses serviteurs les ménagements ordinaires, et qui prenait l'orgueil et le caprice pour règles de sa conduite. Forcé de quitter la France où les arts dépérissaient par suite des longues agitations de la Fronde, il avait dû se rendre aux instances réitérées de Christine et laisser à Paris sa bonne Marie et ses deux jolies petites filles. Ah! pauvre artiste! se séparer du meilleur de soi-même! et aller au loin tirer profit de son talent! Du moins, plus heureux que Descartes, à qui la patrie resta fermée, il espérait le retour; et du sein de ce palais splendide où un appartement lui avait été donné, il appelait de ses vœux son modeste atelier de Paris, — ou plutôt cet humble grenier où l'on sait qu'il se tenait par-

fois plusieurs mois de suite sans sortir, sans se distraire du travail.

Il avait donc jugé dès le premier jour la reine Christine de Suède. Quand elle lui demanda son portrait, il se mit à l'œuvre et suivit docilement toutes les inspirations fantasques qui venaient à l'esprit de Sa Majesté. Il fallait qu'il devinât son modèle; car le modèle avait peine à rester cinq minutes tranquille: c'était une conversation sur un point de science, c'était une lecture de poésie française ou de sonnet italien; ou bien c'était quelque facétie imaginée par Bourdelot, en dépit des remontrances du chancelier. A travers tout cela, Sébastien continuait de peindre, et de peindre merveilleusement. Il semblait que l'artiste voulût, à force de travail, racheter sa liberté.

Après avoir joint à plusieurs images de la reine un grand portrait équestre, il pensa que le moment était venu de solliciter ses lettres de départ. La reine lui demanda brusquement s'il avait dressé le plan du monument qu'elle voulait faire élever à la mémoire de son père le grand Gustave-Adolphe. — Sébastien frémit: c'était un sacrifice de dix ans qui était exigé de lui.

« Madame, répondit-il, j'ai agi conformément aux ordres de Votre Majesté. Mon ami Félibien (1) a bien voulu m'envoyer de France une notice sur les travaux à exécuter pour que le monument soit digne du grand nom qu'il doit éterniser. Son projet s'est trouvé d'accord avec le mien; j'en ai cependant retranché une profusion d'ornements et de figures allégoriques. Je conserve un temple entouré d'un portique à colonnes, un dôme avec une Renommée de bronze doré, une collection des statues des rois vos augustes prédécesseurs... »

— C'est bien, interrompit Christine, qui avait déjà changé d'idée avec sa mobilité d'esprit habituelle. D'ailleurs, l'état de mes finances ne permettrait pas en ce moment une dépense pareille. J'aviserais. Et puis, je suis tourmentée depuis quelque temps d'un projet qui causera en Europe un profond étonnement. Que dirait-on si j'abdiquais?

— On serait en effet bien étonné, madame. Mais cela n'arrivera pas, j'espère. Le sceptre ne saurait être mieux porté que par votre royale main.

— Bourdon, que pensez-vous de mon cousin-germain Charles-Gustave?

— Le comte palatin a du cœur et du mérite.

— Allons! vous êtes franc; vous ne me faites pas la cour aux dépens de mon successeur. Je veux vous en récompenser. Tenez, ouvrez ces caisses qui sont restées fermées depuis que mon père les a envoyées en Suède après la prise de Prague. Elles contiennent des tableaux que je n'ai pas eu la curiosité de regarder. Si ces tableaux valent la peine d'être emportés, je vous en donne. »

Il fallut à Sébastien un très-court examen pour reconnaître des chefs-d'œuvre de Corrége, de l'Albane, d'André del Sarte.

« O madame! s'écria-t-il, à moi ces ouvrages inimitables! à moi ces perles précieuses! Jamais! jamais! Que Votre Majesté daigne agréer mon refus respectueux: mais il ne conviendrait pas que des peintures aussi admirables fussent au pouvoir d'un simple particulier. La victoire les a conquises: elles doivent rester à la Suède comme une de ses principales richesses.

— Allons! mon cher Sébastien, vous êtes un honnête homme. Prenez du moins cette bague en souvenir de moi... car vous m'en quitterez dès demain!

— Dès demain, madame!... répéta l'artiste avec émotion. »

La famille et la patrie absentes s'étaient présentées à son esprit.

— Oui, sur la prière de Pimentel, l'ambassadeur d'Espagne, je veux envoyer à Sa Majesté Catholique mon grand portrait équestre. C'est vous qui escorterez ce tableau jusqu'à Madrid.

— J'obéirai aux ordres de Votre Majesté. »

Le lendemain, Bourdon quittait Stockholm. Mais arrivé au Sund, il ne se sentit plus le courage d'obéir, et laissant là le portrait, il se dirigea en droite ligne sur Paris. Bien lui en prit, car le vaisseau fit naufrage avec l'image de la reine Christine.

Au moment où Sébastien entra dans la ville, où l'attendaient ses affections, il s'entendit appeler vivement, et presque aussitôt un homme lui donna une chaude accolade. C'était Scudéry.

« Ah! quelle joie j'éprouve à vous revoir! lui dit le poète! Ce cher Bourdon! Il n'est bruit que de vos beaux travaux exécutés à la cour de Christine. Mais vous avez bien fait de revenir. Sa Majesté Suédoise ne comprend rien à l'imagination, aux beaux vers. Elle ne m'a pas mandé auprès d'elle!... Des savants, des grammairiens, triste entourage pour vous, mon ami.

— Où en est la fortune de vos œuvres? demanda le peintre.

— Ne m'en parlez pas. Le succès de mon *Alaric* a été au-dessus des nues. Les plus belles dames ne s'entretenaient pas d'autre chose. Je ne compte plus les lecteurs. En attendant, comme la gloire n'est que fumée, j'ai accepté le commandement du fort de la Garde, et je pars prendre possession de mon gouvernement. »

Sébastien sourit, lui pressa la main, et, au bout de quelques minutes, il rentra dans ce modeste logis, dans cet atelier chéri d'où il ne devait plus sortir qu'aux jours où il décorerait l'hôtel de Bretonvilliers et les salles basses des Tuileries.

A cinquante-cinq ans seulement, une fièvre l'emportait; mais Sébastien Bourdon avait assez fait pour la gloire.

Le Louvre et nos églises l'ont conservé presque tout entier!

ALFRED DES ESSARTS.

(1) Auteur des *Entretiens sur la vie des peintres*.

BIBLIOGRAPHIE.

VIE DE SAINT FRANÇOIS DE SALES

ÈVÊQUE ET PRINCE DE GENÈVE,

Par M. H..., curé de Saint-Sulpice (1).

(Premier article.)

Quand on prononce le nom de Saint François de Sales, on éveille aussitôt dans les esprits la plus charmante image de paix, de douceur et d'amabilité ; personne, en effet, n'a mieux retracé en soi l'esprit suave de l'Evangile, personne n'a suivi de plus près les traces de celui qui fut doux et humble de cœur, et après deux siècles écoulés, la promesse des béatitudes s'accomplit pour lui : *Bienheureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre !* Bienheureux saint François de Sales, car il possède encore les cœurs, vaincus par le charme irrésistible de ses écrits, de son langage, par la grâce ineffable qui respire dans les actions de sa vie, que quelques contemporains nous ont transmises. Mais cette vie si pure n'était pas bien connue, quoique l'évêque de Genève ait vécu dans un siècle rapproché du nôtre et dans un pays bien voisin de la France. Le spirituel évêque de Belley, monseigneur Camus, ami de François de Sales, nous avait peint son caractère dans des récits pleins d'intérêt ; Marsollier avait écrit sa vie ; mais Marsollier est peut-être le plus infidèle des biographes ; M. H..., curé de Saint-Sulpice, dont tout Paris connaît le zèle et les bonnes œuvres, a voulu combler cette regrettable lacune, et, s'environnant de documents sûrs, puisant aux sources les plus précieuses, il a donné au public une nouvelle vie de saint François de Sales qui sera lue avec le même plaisir par les érudits, les personnes pieuses et les gens du monde. On y apprend à connaître ce grand et saint prélat, qui fut apôtre, orateur, écrivain, fondateur d'ordre, et de plus, le citoyen le plus fidèle, le fils le plus tendre, le frère le plus dévoué, l'ami le plus affectueux qui fût jamais. Peu d'hommes ont dépassé François de Sales pour les facultés intellectuelles, aucun peut-être ne l'a égalé en qualités de cœur, et les succès, les bénédictions qui couronnèrent presque toutes ses entreprises s'expliquent par l'analyse de son caractère : il subjuguait les cœurs et la volonté des hommes par le plus fort des ascendances, celui de la bonté, et toute sa vie justifie, témoigne, selon cette belle parole d'un écrivain français : *combien il y a de gloire à être bon.*

Les heureuses qualités de François de Sales s'étaient révélées dès les premiers jours de sa vie. « Ce béni enfant, dit un auteur contemporain dans son naïf langage, portait dans toute sa personne les caractères de la bonté ; toujours son visage était gracieux, ses

yeux doux, son regard aimant et son petit maintien si modeste que rien plus ; il semblait un petit ange. » Il eut, comme presque tous les saints et les grands hommes, le bonheur d'être élevé sur les genoux d'une mère tendre, pieuse, éclairée, qui l'avait consacré à Dieu avant sa naissance, et qui ne négligea rien pour entretenir en lui la sève des sentiments généreux et grands. Elle était bien secondée par son mari, et tous deux s'entendirent pour donner à François une éducation mâle, austère, toute dirigée vers la piété et vers l'honneur. Les vertus naissantes de leur fils étaient le salaire de leurs soins. « On voyait briller sur son visage comme un rayon de grâce qui lui donnait quelque chose de céleste, tellement qu'on ne pouvait le regarder sans se sentir pénétré d'une véritable estime et de la pensée qu'un arbre qui portait de si belles fleurs produirait un jour d'excellents fruits de vertu. Sa tendresse pour les pauvres était incomparable ; la plus grande jouissance qu'on pût lui procurer était de lui donner quelque chose pour leur faire l'aumône. Sitôt qu'il entendait leur voix à la porte, il s'empressait d'aller les secourir ; si c'était pendant le repas, il leur portait une partie de ce qu'on lui avait servi pour sa nourriture ; hors de là, quand il n'avait rien à leur donner, il allait demander l'aumône à son père ou à sa mère, les pressant, avec de douces instances, de venir en aide au malheur. Si, pour l'éprouver, ils ne se rendaient pas à l'instant même à ses sollicitations, la douleur de voir attendre le pauvre faisait couler ses larmes, et il ne s'apaisait que quand l'aumône était donnée. Son père, émerveillé de tout ce qu'il voyait dans son fils, en était parfois touché jusqu'aux larmes. « En vérité, disait-il à son épouse, il me semble que cet enfant est moins un fils de la nature qu'un fils de la grâce : je suis persuadé, par un certain pressentiment, que Dieu a dessiné d'en faire quelque chose de grand, car sa modestie et sa sagesse m'inspirent à moi-même un vif désir de pratiquer la vertu. Madame de Boisy (1) en était plus ravie encore et ne pouvait se lasser d'admirer tant de sainteté dans un âge si tendre. C'est ce que nous apprenons par les entretiens qu'elle eut dans la suite avec madame de Chantal. — Si je n'étais pas mère de ce cher fils, disait-elle, je révélerais beaucoup de merveilles de son enfance... J'ai souvent observé qu'étant encore aux petites manchettes, il était prévenu des bénédictions du ciel, et ne respirait que l'amour de Dieu. Jamais il ne m'a donné de mécontentement, mais toujours il a été ma consolation ; jamais je n'ai remarqué en lui aucun défaut, et je l'ai toujours regardé comme un saint dont j'étais indigne d'être la mère. — En effet, quoique encore petit enfant, François de Sales était déjà comme l'apôtre et le directeur de sa vertueuse mère. S'il la voyait affligée, il la consolait. — Recourons à Dieu

(1) Paris, J. Lecoffre, rue du Vieux-Colombier, 29. Deux volumes in-8°.

(1) Nom d'une terre qui appartenait à la famille de Sales.

ma bonne mère, disait-il, et il nous soutiendra. S'il l'entendait s'écrier, au milieu de l'embaras des affaires : Ah que Dieu nous soit en aide ! — Oh ! que c'est bien dit, ma bonne mère, reprenait-il, dites-le souvent, mais dites-le du fond du cœur, et vous verrez que Dieu nous aidera. Ainsi, celui qui devait être un jour le consolateur de tant d'affligés commençait son ministère presque en commençant à parler. »

A cette enfance bénie succéda la jeunesse la plus pure ; des études approfondies sur toutes les branches des connaissances humaines occupèrent le temps et exercèrent l'heureux génie de François ; il s'appliqua particulièrement à la jurisprudence et à la théologie et il fut compté parmi les plus brillants élèves des universités de Paris et de Padoue. Mais chez lui la science ne faisait point tort à la vertu. « On était émerveillé de sa douceur, qu'on reconnaissait être l'effet de la vertu et non point du tempérament ; car, pour peu qu'on le fréquentât, on discernait facilement en lui un naturel vif et bouillant qui ne se maintenait dans une douceur toujours égale qu'à force de violence contre lui-même pour maîtriser constamment son caractère et son cœur. Rien, en effet, n'était plus véritable ; nous le savons de sa propre bouche. — Quant j'étais jeune garçon, disait-il plus tard au Père La Rivière, je m'adonnais à l'exercice de la douceur et de l'humanité avec beaucoup de ferveur ; j'ai passé plusieurs années que je ne pensais à autre chose qu'à les acquérir. » Les agréments extérieurs, l'exquise urbanité des manières, l'élévation de l'intelligence, les plus solides vertus brillaient en François de Sales d'un même et vif éclat.

Destiné par son père à la magistrature, il se sentait appelé intérioriquement au sacerdoce, et quand, ses études terminées, il fut revenu auprès de ses parents, il leur exprima son désir. Sa pieuse mère, qui, tant de fois, l'avait offert au Seigneur dans son enfance, s'associait à ses vœux ; mais son père, qui voyait en lui l'espoir de la famille, la gloire de la maison, aurait voulu le retenir dans le monde. Fils tendre et respectueux, François demanda à genoux l'autorisation paternelle : — O mon cher père ! dit-il tout en larmes, je vous conjure, je vous supplie très-humblement de m'accorder la permission que je vous demande, et de me bénir, au nom du Seigneur, à l'entrée de cette nouvelle carrière !

» M. de Boisy, quoique doué d'une âme énergique et fortement trempée, ne put lutter contre ce spectacle ; il mêla ses larmes à celles de son fils, et demeura quelque temps sans articuler aucune parole, sans savoir quel parti prendre. Enfin dans ce cœur profondément chrétien, la foi triompha. — Eh bien, mon fils, dit-il en poussant un profond soupir, puisque vous m'assurez que c'est Dieu qui vous a inspiré cette résolution, je vous crois sur votre parole. Faites ce que le Seigneur demande de vous : qui suis-je pour lui résister ? Puis étendant ses mains tremblantes sur la tête de François toujours prosterné à ses pieds : — Que Dieu, ajouta-t-il, par l'inspiration duquel vous embrassez cet état, vous bénisse mille et mille fois, ô mon fils ! je vous donne en son nom ma bénédiction paternelle. — Ah ! béni soit le Seigneur ! s'écria alors François au comble de ses vœux ; il m'a accordé aujourd'hui ce que je désirais depuis si longtemps, et rien maintenant ne peut m'empêcher d'être tout à lui. Béni soyez-vous vous-même, ô mon bien-aimé

père ! Vous venez de me donner le témoignage le plus éclatant de votre tendresse ; toute ma vie je vous en conserverai la plus profonde reconnaissance. Le saint jeune homme qui était demeuré à genoux, se lève alors, se jette au cou de son père : tous les deux se serrent dans de mutuels embrassements, confondant leurs larmes et leur amour. »

Nous avons retracé tout au long cette scène, où se peignent des mœurs déjà loin de nous, les mœurs domestiques de nos pères, pleines de foi, de respect filial et d'autorité paternelle.

Dès que François fut élevé au sacerdoce, on s'aperçut que l'Eglise venait de s'enrichir d'un trésor, qu'une lumière brillante était placée sur le chandelier, que ce jeune lévite réunissait les dons les plus rares, la douceur et le zèle, la science et la charité. Il appartenait, comme on le sait, par sa naissance, au diocèse de Savoie et au diocèse de Genève, où l'hérésie de Calvin faisait de si cruels ravages. C'était un vaste champ ouvert à son zèle ; ce furent là les débuts de sa vie apostolique. L'évêque de Genève, Claude Garnier, qui depuis la réforme habitait Annecy en Savoie, et qui connaissait François de Sales, le chargea, malgré sa jeunesse, d'évangéliser les populations protestantes du Chablais. Mission périlleuse et difficile, où l'attendaient de grands travaux, de rudes fatigues, des dangers incessants ; mission vraiment apostolique que François de Sales embrassa avec joie, comme la meilleure part de son héritage et dans laquelle il réussit complètement. François passa quatre années dans le Chablais ; au bout de quatre années, ce pays était revenu à la foi catholique. Pour obtenir une telle victoire, il n'employa que deux armes : une doctrine profonde, une irrésistible bonté.

Les travaux apostoliques furent une digne préparation à l'épiscopat. François fut porté à l'évêché de Genève par le désir de son prédécesseur, par les vœux du peuple, par l'approbation du Souverain-Pontife ; lui seul se jugeait indigne de cet honneur, mais il ne put se refuser aux ordres de ses supérieurs et aux acclamations publiques. Ce fut en 1602 qu'il reçut la consécration épiscopale, que, comme les anciens Pères, il avait méritée et refusée. Evêque et prince de Genève, possesseur nominatif d'un des plus beaux évêchés de l'Europe, il n'en était pas moins un des plus pauvres prélats de la chrétienté. Mais loin de se plaindre de la modicité de ses revenus, il trouvait qu'il en avait assez. « — Mes morceaux, disait-il, sont, il est vrai, taillés assez courts, mais les apôtres n'en avaient pas tant, et Jésus-Christ lui-même était autrement pauvre. Oh ! plutôt à Dieu qu'en nous privant de tout ce qui nous reste nous puissions obtenir que la religion catholique fût aussi libre dans Genève qu'elle l'est à la Rochelle ! Plût à Dieu que nous y eussions seulement une petite chapelle ! la religion, en peu de temps, y ferait de grands progrès !... »

Avant son élévation à l'épiscopat, François de Sales avait accepté tous les travaux qui s'étaient présentés, sans rien demander et sans rien refuser ; une fois évêque, il crut que sa dignité avait droit à quelques privilèges : il revendiqua pour lui la partie du ministère extérieur la plus rebutante, et donna l'ordre aux prêtres et aux religieux de la ville d'envoyer à son confessionnal non-seulement les pauvres et les misérables pour qu'il les consolât et les secourût, mais encore les personnes atteintes de quelques maladies infectes

qui blessaient la délicatesse des regards ou de l'odorat. « — Ce sont là mes ouailles de prédilection, disait-il, je les veux pour moi, parce que ceux-là étant ordinairement plus dépourvus de l'instruction et des consolations si nécessaires à leur état, c'est mon devoir de les connaître et de pourvoir à tous leurs besoins spirituels et temporels. » Et il le faisait en effet avec tant de grâce et de bonne volonté, qu'on l'eût pris pour le vrai père de tous les infortunés.

» Le saint évêque aimait particulièrement les enfants, et il leur témoignait sa bonté en tant de manières que, lorsqu'il passait par les rues, ils accouraient à lui de tous côtés, et se rangeant en haie à droite et à gauche, ils se serraient près de sa personne, de manière à lui laisser à peine le passage libre. Ils voulaient tous recevoir sa bénédiction, baiser sa main ou sa robe, et ils le suivaient même quelquefois en se traînant sur les genoux jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu cette faveur. Joyeux de cet innocent entourage, il les caressait tous, mettant la main sur la tête de l'un, sur la joue de l'autre, et les premiers qui avaient reçu ces témoignages de sa bonté, couraient se ranger plus loin pour les recevoir une seconde fois, de sorte qu'à mesure qu'il avançait, la petite troupe grossissait toujours; ceux de sa suite s'en impatientaient, mais il défendait qu'on les écartât : — « Laissez-les venir, disait-il d'un air affable, c'est mon petit peuple, » et quand les enfants l'avaient perdu de vue, ils allaient raconter avec allégresse le bonheur de la rencontre et les petites caresses qu'ils avaient reçues. Un jour, ils l'avaient suivi jusqu'à l'entrée du monastère, François craignant que le vent qui entraînait par la porte du parloir à demi-ouverte, ne l'incommodât, se leva pour fermer cette porte, mais y ayant aperçu les enfants rassemblés, il revint à sa place sans en rien faire. — « Il y a là, dit-il, tout plein de petits enfants qui me regardent de si bon cœur, que je n'ai pas eu le courage de leur fermer la porte au nez. » L'homme de Dieu recevait avec le même accueil les petits enfants que les nourrices lui présentaient; il leur montrait sa croix d'or, la leur faisait baiser, et souvent sa bénédiction les délivrait des maux ordinaires à cet âge. »

Nous aimons à citer ces traits de bonté et de simplicité si remarquables chez un homme accablé d'affaires et de soucis, et nous croyons qu'il y a là pour tous une utile leçon. Parmi les charges accablantes d'un grand diocèse, le clergé à diriger, le peuple à instruire, les pauvres à soulager, les abbayes et les monastères à réformer et à perfectionner; au milieu des prédications, des travaux littéraires, des charges d'une immense correspondance, Saint François de Sales ne négligeait pas les soins de sa famille; il allait voir souvent sa bonne mère, et il écrivait dans les épanchements de l'amitié : — « Je suis ici comblé d'une tendre et incomparable consolation, auprès de ma bonne mère. Vous auriez plaisir à voir un accord si parfait. Je puis vous assurer, à la gloire de Dieu, qu'il n'y a ici qu'un cœur et qu'une âme en unité de son très-saint amour. »

Le charme des vertus de saint François de Sales agissait sur tous les cœurs; Henri IV, qui, dans sa vie aventureuse, avait appris à juger les hommes, se prit d'une grande estime et d'une vive affection pour le saint évêque, que les affaires du duché de Savoie appelèrent à Paris. Il en parlait volontiers. — « Je l'ai,

disait-il, en singulière estime, parce qu'il réunit toutes les vertus et qu'il n'a pas un défaut. Je n'ai jamais connu personne plus capable de rendre à l'état ecclésiastique, son ancienne splendeur : il est doux, facile, humble de cœur, toujours égal à lui-même, il a une piété tendre, mais sans affectation; une dévotion ardente, mais sans scrupule; en un mot, c'est l'homme le mieux fait pour extirper l'hérésie et établir solidement la religion catholique. — Je l'aime, disait le bon roi dans une autre occasion, parce qu'il ne sait point flatter. » Témoignage également glorieux au prince qui le rend et à l'évêque qui le reçoit.

Un autre jour, ayant remarqué l'intimité qui existait entre François et M. Deshayes, son secrétaire, gouverneur de Montargis, — « Deshayes, lui dit-il, lequel aimez-vous le mieux, de moi ou de l'évêque de Genève? — Sire, répondit le gentilhomme embarrassé, je vous prie de m'excuser, vous êtes mon roi et souverain, et, en cette qualité, je vous dois respecter et aimer incomparablement plus que personne. — Laissons-là le devoir, repartit le prince, je veux que vous m'avouiez franchement lequel des deux vous aimez mieux, ou lui ou moi? — Sire, répliqua Deshayes, j'avoue ingénument que j'éprouve, à l'égard de M. de Genève, une amitié plus douce et plus sensible, laquelle ne peut même souffrir de comparaison, car elle est en son plus haut degré. — Je n'en suis pas fâché, reprit le roi, mais dites-lui de ma part que je désire faire le troisième de cette amitié. »

Henri voulut retenir en France l'évêque de Genève et lui offrir un riche évêché, que François, très-attaché à sa patrie, refusa constamment; il lui fit expédier le brevet d'une forte pension; mais François, qui n'aimait pas l'argent et qui, par respect pour son prince, ne voulait pas recevoir de faveurs d'un monarque étranger, écrivait en ces termes au roi. — « Sire, je remercie de tout mon cœur Votre Majesté du souvenir qu'elle a daigné avoir de ma petitesse. J'accepte, oui, j'accepte avec un très-grand plaisir votre royale libéralité; mais vous me permettez, sire, de vous parler franchement : Grâce à Notre Seigneur, je suis maintenant dans une telle situation, que je n'ai point besoin de cette pension. C'est pourquoi je supplie très-humblement Votre Majesté d'avoir pour agréable qu'elle me soit conservée entre les mains de votre trésorier, pour m'en servir quand j'en aurai besoin. » Cette lettre ravit le roi, dont la grande âme savait apprécier les beaux sentiments; et il dit hautement que jamais il n'avait connu personne qui sût assaisonner un refus plus gracieusement que M. de Genève.

Ce fut en France où, déjà, il comptait de si nombreux amis, que François rencontra madame de Chantal, avec laquelle il devait édifier l'ordre de la Visitation. Elle était veuve, et après avoir vécu uniquement pour Dieu et son mari, elle ne vivait plus que pour Dieu et ses enfants. Elle avait une âme pure, noble, généreuse, et un esprit solide et brillant qui se révèle dans ses lettres, et annonce en elle la digne grand-mère de madame de Sévigné. Telle page, sortie négligemment de la plume de la sainte, peut être mise en parallèle avec les lettres les plus fines, les plus attiques de l'aimable marquise, sa petite-fille. Elle désirait se consacrer à Dieu, mais les intérêts de sa famille l'empêchèrent longtemps d'exécuter ce dessein; pendant ce temps, François mûrit en silence le plan de la Visitation, et entretenait avec madame de

Chantal une correspondance où son âme et son esprit se peignent également. Il lui écrivait au sujet de la mort de madame de Boisy, sa mère. — « Il a plu à Dieu de retirer de ce misérable monde notre très-bonne et très-chère mère, pour la placer auprès de lui dans son paradis, comme je l'espère, d'autant plus que c'était une des plus belles et des plus innocentes âmes qu'il fût possible de trouver. Dieu est bon et sa miséricorde éternelle; toutes ses volontés sont justes et ses décrets équitables; son bon plaisir est toujours saint et très-aimable, je m'y soumetts malgré la douleur de cette séparation, douleur très-vive sans doute, mais cependant toujours tranquille, car je dis comme David : « Je me tais, Seigneur, et je n'ouvre pas la bouche à la plainte, parce que c'est vous qui l'avez fait, sans cela j'eusse été inconsolable. »

La mort tragique de Henri IV, survenue peu de temps après celle de madame de Boisy, remplit de douleur ce cœur qui savait si bien aimer. Il termine une longue lettre à ce sujet, par ces belles paroles : — « Aussi prie-je la souveraine bonté de faire miséricorde à celui qui l'a faite à tant d'autres, de pardonner à celui qui a pardonné à tant d'ennemis vaincus. »

Les années s'écoulaient : madame de Chantal avait mis ordre à ses affaires et achevé l'éducation de ses enfants; rien ne s'opposait plus à l'exécution de ses pieux projets. Elle partit pour Annecy, et là, avec deux compagnes, mademoiselle de Brécard et mademoiselle Favre, elle se retira dans une petite maison et commença à vivre selon les règles que le saint évêque lui avait dressées. Rien d'aimable comme ces petits commencements de la Visitation, tous empreints de la simplicité, de la grâce et de la mansuétude du bienheureux fondateur. Il avait communiqué son esprit à ses chères filles, et, comme lui, elles vivaient de foi, de charité, de douceur, d'unction. Cette génération spirituelle reproduisait avec fidélité les traits de son père.

Les missions du Chablais et la fondation de la Visitation Sainte-Marie furent les plus grandes œuvres du saint. Il avait consacré à la première les belles années de sa jeunesse; à la seconde, il donna la maturité de l'âge, les conseils de son expérience, toutes ses peines et tous ses soins. De son vivant, il vit l'arbre qu'il avait planté étendre ses rameaux sur toute la France, et parmi les occupations toujours croissantes de l'épiscopat, il ne cessa de veiller avec sollicitude sur madame de Chantal et sur ses filles, afin que, fidèles à leur institut, elles ne perdissent pas, au milieu de l'approbation publique, dans les vastes monastères qu'on leur bâissait de toutes parts, l'humilité et la douceur de la petite maison d'Annecy.

Nous devons malheureusement abrégier la belle vie du saint évêque, et nous remettons à un second article quelques détails particuliers sur son caractère et quelques réflexions sur ses écrits. Le récit de ses actions nous mènerait trop loin; car, dans une vie qui ne fut pas très-longue, les faits se pressent, les œuvres se multiplient, l'on voit que saint François, comme tous les saints, connaissait la valeur du temps et savait le mettre à profit, avant la venue de cette sombre nuit pendant laquelle on ne pourra rien faire (1).

Cette nuit ne vint que trop tôt pour tous ceux qui

regardaient la vie de saint François comme un bienfait du ciel; mais pour lui, elle fut l'aube d'un jour plus beau et depuis longtemps désiré. Les souffrances avant-courrières de la mort l'avertissaient de son prochain départ de ce monde; il souffrait de la poitrine. — Je sens ici, disait-il en y mettant la main, quelque chose qui me dit que je n'ai plus longtemps à vivre; mais il faut que beaucoup de maux viennent en avant pour annoncer le dernier des maux, qui est la mort.

« Néanmoins il ne changeait rien à ses habitudes et à ses travaux; il ne retranchait rien des fatigues de son ministère. Quand on le pressait de se ménager : — Ne faudra-t-il pas mourir bientôt? répondait-il; quelques années de plus ou de moins, ce n'est rien. Au milieu de ses douleurs, c'était toujours la même sérénité de visage, la même amabilité dans tous ses rapports, la même rigueur pour son corps, jusque là qu'il aimait mieux endurer le froid, qui fut extrême au commencement de 1622, que de se laisser faire des habits neufs pour remplacer les vêtements de dessous, qui, tout usés, le garantissaient mal de l'âpreté de la saison. Ce dénuement lui plaisait comme un caractère de ressemblance avec Jésus-Christ pauvre, et comme un moyen de secourir un plus grand nombre de malheureux.... Il leur avait donné tout ce qu'il possédait d'argent, et, sa bourse épuisée, il engagea une bague précieuse que lui avait donnée la princesse de Piémont. Des personnes charitables, informées du fait, s'empressèrent de la dégager et la lui firent remettre. Ainsi déchargée, l'engagea de nouveau; et le même assaut de charité se reproduisit si souvent de part et d'autre, que ce fut comme un proverbe reçu dans la ville que cette bague n'appartenait pas à l'évêque de Genève, mais à tous les *généralistes* d'Annecy.

» Pendant que le saint évêque se vouait ainsi tout entier aux besoins des pauvres, il reçut une lettre du duc de Savoie, qui lui mandait de venir le rejoindre à Avignon, où il devait se rendre pour saluer Louis XIII.... A cette nouvelle, tous ses amis, qui voyaient le mauvais état de sa santé, s'effrayèrent; et, le conjurant de ne pas entreprendre ce voyage, surtout par un temps si contraire, ils s'offrirent de faire agréer ses excuses au duc de Savoie. Mais l'homme de Dieu ne voulut point se rendre à cet avis; il voyait la volonté divine dans les ordres de son prince : — Il faut aller, dit-il, où Dieu nous appelle. Nous irons tant que nous pourrons, et nous nous arrêterons quand la maladie ne nous permettra plus d'aller. Cependant, il prévoyait qu'il ne reviendrait pas, et il mit à toutes ses affaires un ordre aussi complet que s'il eût été à la veille de sa mort. — Vraiment, disait-il, il me semble que, par la grâce de Dieu, je ne tiens plus à la terre que du bout du pied, car l'autre est déjà levé en l'air pour partir. Sur ces entrefaites, un gentilhomme français étant venu, pressé par le besoin, lui demander l'aumône, lui promettant, après l'avoir reçue, de lui rendre la même somme d'argent : — Hâtez-vous donc vite, reprit François, autrement l'éternelle Majesté me la rendra bientôt pour vous; car j'espère que dans peu de temps nous serons en état, vous et moi, de n'avoir plus besoin de rien. Et, en effet, au bout de deux mois, le gentilhomme et l'évêque de Genève n'étaient plus. Jacqueline Coste, religieuse de la Visitation d'Annecy, pleurerait amèrement au moment où il faisait ses adieux à

(1) Évangile saint Jean.

la communauté : — Le cœur me dit, s'écria-t-elle, que ce voyage sera le dernier et que nous ne nous reverrons plus. — Et à moi, répondit François, par un esprit prophétique sur la mort prochaine de cette religieuse, le cœur me dit que, si je ne reviens pas, nous nous reverrons plutôt que vous ne pensez. Aux magistrats de la ville, qui l'avaient conduit jusqu'aux bords du Rhône, il dit : — Vous reviendrez au-devant de moi dans quelque temps, ici même où je vous fais mes adieux. Ce qui se trouva vrai ; car ce fut là que, deux mois plus tard, ils vinrent recevoir ses dépouilles mortelles. Il partit ainsi, au milieu des larmes de tous les siens, persuadés qu'ils ne le reverraient plus.

» Impossible d'exprimer la joie que ressentit le peuple d'Avignon en apprenant l'arrivée de l'homme de Dieu. Hommes, femmes, enfants, tous accouraient sur ses pas, baisaient le bas de son manteau et demandaient sa bénédiction. On entendait dire sur son passage : — Voilà le saint évêque de Genève, l'apôtre du Chablais ! voilà l'auteur de l'*Introduction à la vie dévote* ! le fondateur de la Visitation ! Ce concert de louanges confondait l'humble prélat ; il reçut les mêmes hommages dans toutes les villes de France où il accompagna le duc de Savoie. Arrivé à Lyon, il se retira dans une petite chambre de la maison du jardinier de la Visitation, et, oubliant sa maladie, il ne s'occupa que d'œuvres de zèle et de charité. Il arriva ainsi jusqu'à la fin du mois de décembre, sans avoir pris un instant de repos et s'affaiblissant de plus en plus. Le 27, il ne put se lever, une attaque d'apoplexie le saisit ; il revint à lui pour prier Dieu et dire à tous ceux qui l'entouraient des paroles d'amitié et d'édification. Doux envers la mort, il était aussi aimable, aussi affectueux qu'aux plus beaux jours de sa vie, et le calme parfait de son âme et de son visage annonçait la confiance qu'il mettait en son Dieu. Il lutta pendant vingt-quatre heures, et le jour des Saints-Innocents (28 décembre 1622), au moment où l'on prononçait le verset des litanies : *Omnes sancti innocentes, orate pro eo*, François de Sales remit sa belle âme aux mains de son Créateur. Il était âgé de cinquante-six ans. La voix du peuple le canonisa avant que l'Église l'eût placé sur les saints autels. »

Nous avons voulu vous faire connaître ce grand saint, qui appartient à la France par l'amour qu'il a eu pour notre pays et par les ouvrages impérissables dont il a enrichi la langue française ; peut-être cette esquisse biographique vous aura-t-elle offert quelque intérêt, mais la partie la plus utile de cette belle vie nous reste à tracer. Nous vous parlerons dans un prochain article des qualités et des vertus du saint évêque de Genève ; nous exposerons à vos yeux ces touchants exemples de perfection chrétienne, qui provoqueront sans doute et des pensées solides et une généreuse émulation ; car, en voyant, à une époque rapprochée de la nôtre, dans un milieu qui ressemble à celui où nous vivons, ce caractère admirable, ce modèle de douceur, de concorde, de charité, n'est-ce pas le cas de répéter avec l'évêque d'Hippone : — *Pourquoi ne ferions-nous pas ce que celui-ci a fait ?*

M. F.

LE SOLDAT (1).

Par le colonel AMBERT.

Nous extrayons, pour nos lectrices, quelques pages charmantes d'un ouvrage qui semble spécialement destiné à leurs pères et à leurs frères. Elles nous sauront gré de cet emprunt fait au livre généreux et plein de cœur du colonel Ambert.

« Un devoir militaire m'amenaît à l'hôpital. J'y allais visiter un pauvre soldat, mon ordonnance aux spahis de Constantine, et qu'une maladie contractée en Afrique, conduisait lentement à une mort affreuse et prochaine.

» Devenue impuissante, la science passait distraite et sans s'arrêter au chevet du lit de mon cavalier.

» La famille absente, dispersée, ancêtre peut-être, n'avait jamais visité ce lit solitaire.

» D'amis et de camarades, on n'en voyait pas autour de cet homme, venu des pays lointains.

» Il était seul sur la terre. Nul ici ne prononçait son nom, et l'on savait à peine qu'il était là.

» Le numéro 23, tracé sur une planchette, restait suspendu par un clou à la tête du lit de cet homme. Deux chiffres qui avaient tant de fois servi, qui serviraient tant de fois encore, distinguaient ce malheureux des autres malheureux.

» Je l'avais connu jadis plein de force : joyeux cavalier, il égayait nos marches ; brave soldat, il portait gaiement la vie. Je l'aimais, et il m'avait prouvé son attachement en maintes circonstances périlleuses. Cependant, lorsque je m'arrêtais au pied de son lit, il semblait ne pas me reconnaître. Ses yeux étaient fixés sur moi, mais nulle intelligence n'y rayonnait ; de ses lèvres entr'ouvertes, immobiles et sèches, un souffle irrégulier, saccadé, s'échappait avec peine. Sa main amaigrie, blanche et froide comme le marbre, ne tressaillait même pas au contact de la mienne.

» J'appelai le malade à haute voix ; mais il resta sourd et immobile.

» L'âme habitait encore ce corps, mais elle était ensevelie dans les recoins les plus cachés ; elle s'y réfugiait si bien que Dieu seul pouvait l'y retrouver. Les sens, interprètes de l'âme, sommeillaient tous.

» Un bruit léger comme celui de la feuille soulevée par la brise, vint jusqu'à moi. Ce souffle presque insensible, que je percevais à peine, fit tressaillir le malade ; ses yeux se dirigèrent de côté, son front s'éclaira, ses lèvres cherchèrent sourire, et le sang circulant dans ses veines, porta la vie à ses mains, qui se croisèrent sur sa poitrine.

» Mon regard suivit son regard, et je vis près de moi une sœur de charité. Le moribond l'avait entendue le premier. La servante de Dieu venait de réveiller cette âme, comme l'invisible rosée du matin réveille la plante desséchée.

» S'approchant du lit, la pauvre fille essuya la sueur froide qui inondait le front du soldat, et se penchant à son oreille, elle lui dit d'une voix douce : « Joseph, comment allez-vous ? »

Dans ce séjour, il était pour tous le numéro 23 ; pour moi, il avait toujours été le cavalier Meyer ; pour elle, il était Joseph. Joseph ! Sa mère le nommait de ce doux nom sous le chaume du village ; dans ce nom,

(1) Paris, au Comptoir des Imprimeurs-Unis, quai Malaquais, 15.

presque oublié par le pauvre soldat lui-même, il y avait les plus chers souvenirs de sa vie : son enfance insouciant aux forêts de l'Alsace, les jeux, les caresses, le bonheur, les larmes de sa famille bien-aimée. Joseph ! Nul ne l'avait ainsi nommé que ses sœurs, ses frères et sa mère ; c'était au hameau seulement que les vieux amis connaissaient Joseph. Joseph ! c'était son nom dans le ciel ; le prêtre le lui avait donné en lui donnant un protecteur auprès de Dieu.

» Le cavalier Meyer n'avait pas reconnu son capitaine ; le chrétien Joseph reconnut la sœur de charité.

» Après l'avoir considéré quelques instants comme une mère considère son enfant, la sœur ouvrit une serviette blanche qu'elle apportait, en tira des fleurs et les répandit sur le lit de Joseph.

» Le malade tressaillit, ses yeux brillèrent et ses mains se promènèrent sur ces fleurs en les caressant.

» Pour la première fois, la sœur de charité sembla m'apercevoir. Reconnaisant en moi un officier de l'armée, elle comprit que nous étions en famille. Alors, sans préambule, elle me dit : Joseph était jardinier avant son entrée au service.

» Quelle science humaine pourra égaler l'acte de charité de cette pauvre fille qui a deviné qu'à ce jardinier mourant il fallait des fleurs ?

» Aucun docteur n'avait imprimé cela dans ses livres, aucun philosophe ne l'avait conseillé, et cependant la sœur le savait.

» Je croyais qu'elle apportait quelque baume pour soulager les douleurs du corps ou quelque discours religieux pour diriger l'âme vers le ciel ; je m'attendais à retrouver comme un reflet des soins du médecin ou des soucis du confesseur ; mais au lieu des sciences humaines ou divines, je trouvai la charité.

» Surpris de rencontrer là, dans un hôpital, cette profonde connaissance du corps et de l'âme, je pensai que la sœur était une de ces natures d'élite qui avait fui le monde, où sa place restait vide.

» Avec une curiosité mêlée d'intérêt, j'observai la sœur Marthe. Vieille par les fatigues et les travaux, elle semblait âgée de quarante ans, mais elle en avait trente à peine.

» Sa pâleur contrastait avec une force apparente et réelle. Au reste dans sa personne, rien n'était remarquable, si ce n'est ce regard pur et limpide que les peintres d'Italie prêtent à leurs madones, et puis, un timbre de voix d'une mélancolie surprenante.

» Sa grande coiffure, d'une blancheur éclatante, son vêtement noir, le chapelet suspendu à sa ceinture et son crucifix en bois, enfin tout l'ensemble du costume de la sœur sont trop populaires pour que j'en fasse ici la moindre description.

» Mon malheureux soldat fut le prétexte et le sujet d'une conversation très-courte entre la sœur et moi. Je lui appris que Joseph Meyer était l'un de mes anciens spahis.

» Je sus qu'elle était, la sœur Marthe, fille de nos campagnes, pauvre et ignorante.

» Comme le soldat, la sœur de charité avait quitté son pays pour servir ; lui était serviteur du pays, elle servante des pauvres. Soumis tous deux aux rudes privations, aux pénibles travaux, vêtus tous deux d'étoffes grossières, étrangers tous deux, et pour toujours, aux richesses et aux sciences du monde, ils passaient leur existence à veiller pour la société, le soldat au camp, la sœur à l'hôpital ; celle-ci, prosternée au lit de mort, celui-là debout à la frontière..... »

Littérature Etrangère.

I DUE AUGELLETTI.

Era l'Autunno, e Silvia
Trilustre giovinetta
Godea sull' alba chiudersi
Entro la capannetta,
Donde tese guardavano
Le reti i suoi fratelli,
E il gioco regolavano
De' docili zimbelli.
Un dì, poichè s'attessero
Prede lungora invano,
Alfin due augelli apparvero
Dal poggio più lontano.
Venian lievi ponandosi
Su gli alberi per via ;
E un d' essi empiva l'aere
Di dolce melodia.
Presso gli son, già adocchiano
I bei cespì fronzuti :
Già s'assicuran, eccoli
Nella rete caduti.
La prima accorrer videsi

LES DEUX PETITS OISEAUX.

FABLE.

C'était l'automne. Sylvie, jeune fille de quinze ans, s'amusa à se rendre, dès l'aube, à la petite hutte où ses frères avaient tendu des rets et instruisaient de dociles oiseaux.

Un jour, après qu'on avait longtemps attendu en vain quelque prise, enfin deux oiseaux apparurent, venant de la colline la plus lointaine. Ils allaient, légers, se posant en route sur les arbres, et l'un deux remplissait l'air d'une douce mélodie. Déjà ils sont proches, déjà ils regardent les jolis buissons touffus ; ils prennent confiance, et voilà qu'ils tombent dans les rets. Sylvie accourt la première, charmée par les accords harmonieux et désirant prendre pour elle l'oiseau au doux chant. Sûrement, elle ne se trompe pas :

Dell' armonico incanto
 Silvia invaghita, e prendersi
 L'augel dal dolce canto :
 Eh no che non ingannasi ;
 Sceglie de' due quel ch' ha
 D'azzurre piume e crocee
 Insolita beltà.
 L'altro che scuro e ignobile
 Ha il manto, appena guarda :
 Aver de' al manto simile
 Dura gola e codarda,
 Il vago augello in picciola
 Vien chiuso aurata stanza,
 E di pignoli e meglio
 Nuota nell' abbondanza,
 Più giorni intanto passano,
 L'augel saltella e gode ;
 Ma Silvia impazientasi
 Che il canto ancor non ode.
 Silvia delusa! attendere
 Puote a sua posta il canto ;
 Era l'amabil musico
 L'augel dal brutto manto.

« Come Silvia decidere
 » Sol dal color si vede,
 » Sempre così degli uomini
 » Il volgo ancor decide. »

AURELIO BERTOLA.

elle choisit celui qui brille par l'éclat extraordinaire de ses plumes d'azur et de safran. A peine regarde-t-elle l'autre qui n'a qu'un plumage obscur et terne; car il doit avoir un chant aussi dur, aussi commun que son vêtement est vulgaire. Le gentil oiseau est enfermé dans une petite cage dorée où il nage dans l'abondance des graines. Plusieurs jours s'écoulent; l'oiseau sautille et s'éjouit, mais Sylvie s'impatiente de ne pas entendre encore son chant. Pauvre Sylvie, quelle est ton erreur! Le bon musicien, c'était l'oiseau au plumage vulgaire.

Comme on voit Sylvie se régler seulement par la couleur, de même la foule juge toujours ainsi le mérite des hommes.

Mlle LOUISE MERCIER.

L'ÉPOUSE GAULOISE

I

« Je connais Rome et les Romains, disait Julius Sabinus au milieu de la noblesse de l'ancienne Langres, sa ville natale, qui voulait l'élever à l'empire; réduite à regretter l'insolence des soldats de Vitellius, la capitale du monde n'attend qu'un signal pour chasser Domitien (1). Le fils l'a déjà lassée du père. Assez de noms obscurs, assez d'empereurs d'un jour: montrons aux Romains le sang même de Jules César. »

Des cris de vive Sabinus Imperator, mêlés au choc des boucliers, interrompirent l'orateur.

« — Voyez, continua le prétendant avec plus de chaleur, cette humble source de la Marne que nous entourent ici, grosse des ruisseaux qui sortent des montagnes de la belle Andomatunum, elle se jette dans la Seine et la Seine dans l'Océan: c'est ainsi que les Lingons entraîneront la Gaule et la Gaule l'univers (2). »

(1) On sait que Vespasien fut proclamé en Orient, et n'arriva que l'année suivante à Rome. Il avait envoyé deux des premiers généraux et son fils Domitien gouverner dans l'intervalle.

(2) Andomatunum, la ville des hauteurs humides, est l'ancien nom de Langres, qu'on appelait aussi cité des Lingons.

Ces espérances ainsi enveloppées dans l'éloge de la patrie, furent accueillies avec délice.

Mais un sifflement qu'on eût pris pour celui du merle, s'il n'eût été plus rapide, fit succéder aux transports un silence inquiet. Sabinus prit à ce signal convenu, la tranquille et fière attitude qui convenait à son rôle. La rougeur, dont l'émotion de la parole avait coloré ses traits, devint plus vive encore; pour la première fois il allait paraître aux yeux d'une personne étrangère à la conspiration. Il n'avait, sous cette voûte de verdure, au milieu d'une forêt presque vierge encore, ni trône, ni couronne: cependant il était trop jeune pour ne pas aimer l'éclat, trop politique pour n'en pas apprécier l'effet sur les Gaulois. Un vieux chêne, aux rameaux spacieux, l'ombrageait à demi, laissant étinceler sur sa cuirasse écaillée d'or et sur son large manteau d'écarlate quelques rayons d'un ardent soleil.

Après une attente solennelle, le guerrier de garde amena un de ces vieux druides qui parcouraient alors la Gaule, à la voix de Civilis et de Velleda, pour prêcher la guerre de l'indépendance; la robe blanche du vieux prêtre, sa couronne de verveine et la serpente d'or firent sourire le jeune Auguste qu'on venait de proclamer.

« Quel est, s'écria un chef obèse, au visage enluminé, que ses compagnons avaient surnommé Rubicundus, ce fantôme d'un passé disparu? Par Bacchus

ajouta-t-il en recourant à ces allusions mythologiques et philosophiques qui étaient familières à la noblesse gauloise de l'époque, je rêve après boire, et ce n'est pas là une réalité. S'il est vrai, comme le dit Démocrite, que les idées sont des images aériennes venant on ne sait d'où, cette vision-ci, pour sûr, n'est sortie que de mon amphore.

— Oui, je suis une vision, un fantôme, répondit le vieillard, dans la langue celtique; le glorieux passé de la Gaule a péri. Je suis venu dans ce pays du fond des bois où naît le fleuve Lent (1), espérant y trouver des amis de l'ancienne liberté : je n'y trouve que des adorateurs de Rome. La langue même de vos ancêtres, cette langue de Brennus et du grand Vercingetorix, n'est plus parlée dans ces lieux, et malgré la lenteur et la simplicité de mes paroles, j'ignore si je suis compris des Gaulois qui m'écoutent. O chants entraînants des anciens bardes, il faut vous oublier ou ne vous répéter qu'aux génies des rochers et aux fées des fontaines ! La jeunesse s'en va bégayant des poésies légères que nos pères laissaient aux Grecs de Marseille. Elle passe ses plus fécondes années à n'apprendre que des paroles vides. Et la nature, les secrets des sages, les récits des anciens jours, nos divinités, tout est ignoré ou méprisé : le peuple a quitté ses dieux pour ceux de Rome amollie. Passions divines de nos pères, liberté, patrie, vie future, où êtes-vous ? Le doute et le plaisir ont tout remplacé : Sabinus, est-ce avec cela que vous aurez des soldats, est-ce avec cela que les Gaulois souriront, comme leurs pères, à la douleur et à la mort ; est-ce avec cela que vous serez grand ? Mollesse, indifférence, lâcheté, servitude, voilà le présent, et le vieux druide, le fantôme, ose vous le dire en face, c'est aussi l'avenir ! »

Le feu de la colère empourpra le visage du joyeux compagnon que nous connaissons déjà.

« César, César, cria-t-il, laisse-moi chasser de ta divine présence ce vieil insensé. »

Puis se tournant du côté du prêtre qui fixait sur lui des regards sévères :

« Oh ! nous ne sommes plus au temps où la seule malédiction d'un de tes pareils, eût fait fuir autour de moi parents, amis, compagnons. Tu peux me regarder ainsi longtemps de tes yeux d'oiseau de nuit, et me lancer à la tête des imprécations magiques, avant de faire accroire à personne ici que la foudre du ciel m'a touché et que je sens le soufre. »

Un rire général accueillit ces paroles : le vieillard outragé promena sur tous un regard calme, et laissa tomber avec une grande dignité cette simple réponse :

« Jeune homme, il sera beau dans tous les temps de respecter une tête que l'âge a blanchie. »

— Bien dit, prêtre, s'écria Sabinus, et j'entends que personne ici ne manque d'égards à ta vieillesse.

— Tu me parais généreux, Sabinus. Cependant j'ai des choses dures à te dire de la part des terribles dieux de l'ancienne Gaule. Ton incrédulité n'a point diminué leur puissance : le soleil à midi perdrait-il son éclat, parce qu'on fermerait les yeux ? En te donnant au monde comme le petit-fils de Jules-César, tu renies le noble sang gaulois de tes pères.

— Pas un mot de plus, druide, s'écria Sabinus pâle et frémissant...

— Que peux-tu contre moi ? Je crois à la vie future comme y croyaient tes pères, et je ne crains pas la mort. La vérité sortira tout entière de ma bouche, et tu l'entendras : tu n'as pas reculé, pour régner, devant le déshonneur de la mère de ton père ; bien plus, tu en as fait le marche-pied de ta grandeur...

— Assez ! interrompit Sabinus d'une voix terrible.

— Je te disais bien, César, reprit alors Rubicundus, qu'il fallait me charger de ce vénérable insensé.

— Si la Gaule eût été unie, continuait l'impassible vieillard, Jules-César ne l'eût jamais conquise : si la Gaule de nos jours était unie, le grand Civilis fonderait un empire gaulois plus glorieux que celui de Rome...

— Civilis est un Germain-Batave, qui ne compte que sur les Germains et ne travaille que pour eux.

— Qu'importe ? il fallait vaincre avec lui : les Romains vaincus et le monde délivré, il était temps alors de céder à cette soif de discord et de ruines qui nous possède. Pas d'excuse, Sabinus. Les dieux de la patrie t'ont jugé, et je n'ai de leur part que des malheurs à t'annoncer. Au nom des arbres sacrés de nos forêts, au nom du douai (1) vénéré de la rivière sablonneuse, au nom des génies et des fées ; au nom d'Hésus, de Teutatès et de Thor...

— Assez, encore une fois, interrompit Sabinus, qui craignait que des traditions d'enfance, mal éteintes, ne s'éveillaient à la fin dans quelques cœurs intimidés ; emmenez ce vieillard en délire.

Rubicundus n'attendait que cet ordre : deux guerriers se joignirent à lui. Mais le druide entraîné n'interrompit pas ses imprécations, il les résuma toutes dans un cri si sauvage et si étrange que les plus intrépides en tressaillirent, et il disparut en répétant : Maudit ! maudit ! maudit !

A ces mots un cri de femme partit d'un épais fourré : Sabinus en écarta les branches, et on l'entendit répéter d'une voix affectueuse et émue :

« Eponine, rassure-toi : en dépit de ce fanatique vieillard nous serons heureux. Ne crois pas ce prêtre ; il ment. J'en jure par mon amour, Eponine, l'épouse de Sabinus commandera au monde avec lui. »

— Non, non, Sabinus ; si tu m'aimes, vivons pour nous, pour nous seuls.

— Tu commanderas au monde, Eponine ; je le veux ; le sort en est jeté !

— Ecoute, écoute, interrompit la jeune femme avec épouvante. »

Et des profondeurs de la forêt, on entendit encore la voix du druide qui s'éteignait dans l'éloignement en répétant toujours : Maudit ! maudit !

II

On sait ce qui arriva. Les Séquaniens, qui occupaient à peu près la Franche-Comté d'aujourd'hui, tenaient à honneur d'avoir toujours suivi la fortune de Rome ; ils refusèrent de reconnaître Sabinus quand Rome se prononçait pour Vespasien. Le spectacle d'une tribu si voisine, en relation d'hospitalité, de commerce et de parenté avec les Lingons donnant le signal de la résistance, au lieu de partager leur en-

(1) Doui, encore aujourd'hui signifie *source*, dans le pays de Laugres.

(1) L'Orne, Orléans.

(LE PÈRE VIGNIER.)

thousiasme, jeta Sabinus dans l'abattement. Il vit l'abîme où l'avaient entraîné ses illusions, son impatience et son irréflexion. Ce fut chez lui comme une illumination soudaine. Trop avancé pour reculer, trop profondément déçu pour lutter avec assurance, il marcha sur Besançon, capitale des Séquaniens, sans espoir et comme un condamné. Quand il vit ses troupes fléchir, il prit la fuite.

Sans chercher à justifier Jules Sabin, ni crier avec Thomassin : « O Jules, brave des braves ! ô Lingon » plus hardi que les plus hardis ! » je dirai pourtant avec l'histoire qu'il ne manquait pas de courage, et que ses concitoyens ne se fussent pas jetés dans les hasards pour sa cause, s'il n'eût eu pour les séduire que l'éclat déshonorant de sa naissance. Il est donc nécessaire, afin d'accorder l'histoire avec elle-même et de compléter un caractère inexplicable, d'attribuer sa fuite à son affection pour sa jeune épouse.

En effet, dit Plutarque dans la délicieuse traduction du vieil Amyot, « il lui était bien aisé de se sauver en pais étranger parmi les Barbares, mais il avait épousé une jeune dame, la meilleure et la plus honneste qui fust au monde, que l'on appelait Emponina, comme qui dirait en nostre langage *héroïque*, laquelle il ne pouvait ny abandonner, ny mener quant et lui (1). Parquoy ayant en quelque sienne maison aux champs des cachettes creusées bien profondément en la terre, pour y serrer et retirer des biens, lesquelles n'estoient scûes ny cogneûes que de deux de ses affranchis seulement, il envoya dehors tous ses serviteurs et esclaves, leur donnant à entendre qu'il avoit résolu de s'empoisonner, et retenant avec lui ces deux auxquels il se fioit, descendit en ses caveaux soubz-terrains, puis envoya un de ses affranchis nommé Martialis à sa femme, lui dire qu'il s'estoit fait mourir avec du poison, et qu'il avoit bruslé toute la maison avec son corps ; car il vouloit se servir du deuil que sa femme meneroit à bon escient pour plus certainement et plus surement faire croire le bruit qui courroit de sa mort, comme il advint. Car sitost qu'elle entendit ceste nouvelle, se jetant contre terre avec grands crys et lamentations, elle demeura trois jours et trois nuicts sans vouloir boire ny manger. Ce qu'entendant Sabinus, et craignant qu'elle ne se feist mourir, il commanda à Martialis de lui aller secrettement dire en l'oreille qu'il estoit vivant et caché dessous terre, mais qu'il la prioit de persévérer encore en son deuil, et de continuer ensorte qu'on ne peust apercevoir qu'il y eust de la faincte. Si feist la jeune dame tout ce qui est possible de faire, pour confirmer l'opinion divulguée de sa mort, mais désirant le voir ; elle s'y en alla une nuict et revint la nuict mesme, sans que personne s'en apperceust ; et continua plus de sept mois de rang à hanter ainsi aux enfers, par manière de dire, avec son mary. »

Seulement un soir, en approchant de cette retraite isolée, Eponine s'aperçut qu'elle était suivie. Elle continua de marcher le même pas, jusqu'au carrefour du Faune. Ce nom venait d'un joli buste de marbre blanc qui gardait avec ses cornes de bouc, sa couronne de lierre et son joyeux rire, l'entrée de la forêt et de l'ancienne villa de Sabinus. La civilisation romaine avait si vite pénétré dans l'est de la Gaule,

qu'on y voyait souvent, comme dans l'Italie, même pour indiquer une direction ou servir de pierre milliaire, les chemins les plus solitaires ornés ainsi de gracieux chefs-d'œuvre. Arrivée là, Eponine allait éviter le sentier vert qu'elle prenait toujours : un rire étrange lui apprit que cette précaution serait inutile, et qu'elle était découverte. Se retournant alors brusquement, elle regarda l'inconnu, et, malgré son courage, faillit chanceler en reconnaissant, sous l'espèce de caban de laine ou de froc monacal, particulier aux Lingons, et qu'on appelait bardocucullus, le vieux druide, le teint plus pâle, les joues plus creuses, les yeux plus enfoncés et plus sinistres encore que lors de sa première rencontre sous le chêne de la forêt.

Ne pouvant soutenir le regard fixe et sombre du vieux prêtre, la jeune femme inclina la tête et tomba à genoux :

« Homme des chênes (1), cria-t-elle, ne le trahis pas.

— Il a fui la main de Thor ; mais la colère de Thor est inévitable, et maintenant que je connais la retraite du coupable, Thor sera satisfait.

— Grâce ! au nom de nos enfants : il est père.

— Je n'ai pas d'enfants, jeune femme. J'ai renoncé pour nos dieux aux joies de la famille ; et Sabinus, en divisant les Gaulois, en faisant échouer Civilis, en assurant aux dieux de Rome un si décisif triomphe, les a trahis pour toi.

— S'il fut coupable, il a bien assez souffert.

— Je pardonnerais au meurtrier de mon père, car l'assassin ne peut arracher l'immortalité à sa victime ; mais une nation ne vit que sur la terre, et le mal qu'on lui fait ne se répare pas. Tu n'y as jamais pensé, jeune femme ; autrement, tu pourrais sans doute pleurer ton époux, mais tu n'oserais pas demander son pardon.

— Thor serait ici dans toute la terreur de sa divinité, que je lui crierais grâce...

— Sais-tu bien comme nos dieux sont terribles, ajouta le druide ; ce sont eux qui m'ont fait soupçonner que, t'aimant comme il t'aimait, Sabinus n'avait pas dû se donner la mort ; et tu vois qu'ils ne m'ont pas trompé !

Ce sont eux qui m'ont dit, le jour, dans les tempêtes des flots armoricains, la nuit, dans des rêves effrayants : Venge-nous, venge les mânes des anciens héros, les ossements des druides massacrés par les empereurs de Rome, et nos autels renversés !

J'ai résisté longtemps ; toujours leur voix m'a poursuivi, plus claire, plus menaçante, plus implacable, et à ce moment où je te parle, je ne sais quels sons étranges bruissent à mes oreilles : ma tête s'égare, les arbres semblent tourner, l'immense ombre de Thor apparaît dans la noire obscurité du ciel, et me crier, les bras étendus et menaçants, les yeux plus brillants que l'éclair dans la nuit : Prêtre pusillanime, venge-nous !

— C'est impossible, interrompit Eponine d'une voix étouffée, les dieux ne sont pas si cruels. Les dieux sont bons !

— Prétendrais-tu mieux les connaître que moi ? reprit le vieillard avec un rire amer.

(1) Quant et lui et o lui se disent encore en Basse-Normandie, pour avec lui.

(1) C'est le sens du mot *Druide*.

— Écoutez-moi, prêtre, écoutez-moi, s'écria la jeune femme en lui prenant convulsivement la main, vous aviez une mère et vous l'aimiez, n'est-ce pas ? »

Ces paroles furent dites avec un accent si doux et si touchant que l'exaltation fanatique du druide sembla calmée; ses yeux secs et sombres s'humectèrent d'une larme qui pourtant ne coula pas, et la jeune femme continua d'une voix que l'espérance rendait plus pénétrante encore :

« C'est vous, sans doute, qui lui aurez fermé les yeux, et elle sera morte heureuse en vous bénissant. Vous l'avez pleurée, et vous avez dû plus d'une fois vous dire que dans la vie rien ne remplace une mère. Vous autres, druides, vous aimez à étudier la nature, et vous en connaissez les secrets; dites-moi, y avez-vous rien trouvé qui fût aussi riche, aussi divin que le cœur d'une mère ? »

— C'est vrai, ma fille, répondit le druide ému. Mais où veux-tu en venir ?

— Je le dirai encore une fois, ajouta Eponine avec plus de douceur, je ne suis qu'une pauvre jeune femme bien ignorante et bien simple, mais il me semble que les dieux doivent être bons, puisqu'ils ont fait le cœur d'une mère ! »

Il y avait un charme si magnétique dans sa pose, dans sa voix, dans ses larmes, que le vieux druide parut vaincu. Ce fut avec émotion qu'il lui répondit :

« Si les dieux sont bons, c'est une raison de plus pour eux de punir ceux qui ont fait du mal à tout un peuple. Cependant l'ombre de ma mère couvre les menaces de Thor au fond de mon cœur. Je vais à Rome. Je veux voir avant de mourir cette ville qui d'un repaire de voleurs a fait la reine du monde. Je veux voir dans leur sanctuaire ces dieux qui ont vaincu nos dieux. Proscrit comme Sabinus, je trouverai du plaisir à braver, à Rome même, cette puissance qui nous poursuit dans nos forêts. Je verrai peut-être encore quelques-uns de ces pauvres prisonniers de Civilis, qui luttent et meurent dans le cirque pour amuser nos tyrans, et si je dois être trahi et frappé près d'eux, comme nos pères je mourrai en riant. Adieu, jeune femme, digne d'avoir été gauloise et libre. Ce n'est pas moi qui vous perdrai, mais si tu voulais écouter ma vieillesse, tu abandonnerais un coupable que les Dieux n'oublieront pas. Ils se vengeront eux-mêmes; je te quitte encore une fois, en ne t'annonçant que des malheurs. »

En disant ces mots, il prit le sentier le plus herbu et ne tarda pas à disparaître dans les détours de la forêt.

III

Est-ce de la ville même de Langres que l'épouse du proscrit allait lui porter les consolations de sa tendresse, ou d'une villa placée seulement dans la tribu ? On sait que par cité des Lingons ou de tout autre peuplade il faut souvent entendre, non-seulement le chef-lieu, mais le pays tout entier. Les divers récits qui nous restent de cette touchante histoire offrent tant de variantes dans les détails qu'il serait difficile de s'autoriser d'un texte pour combattre ou pour étayer une opinion au sujet de l'emplacement de l'ancienne villa de Sabinus et de son souterrain. Nous offrirons à la curiosité de nos lecteurs, sans commentaire et sous sa responsabilité, les conjectures particulières du savant Père Vignier, telles qu'on les trouve

dans un des manuscrits de la Bibliothèque impériale (1) :

« Sur les confins du Tonnerrois et du pays appelé Lassois, à quelques vingt lieues de Langres et à une du village de Niecy, s'élève au milieu d'une plaine un peu marécageuse une motte moyennement haute où se voient les ruines d'un vieux château qu'on veut avoir été démolí dans les guerres de la Ligue ou des Anglais. Ce château appartient d'ancienneté aux comtes de Tonnerre, et devant cela était au père de saint Valentin, qui vivait il y a 1200 ans, comme porte sa légende. Un peu plus bas, dans la continue de la montagne, du côté d'Orient, est un prioré en fort pauvre état, accompagné d'un cimetière et d'une église, dédiée à Dieu sous le nom de saint Valentin, et qui semble avoir été autrefois la basse-cour du château. Au pied est le bourg nommé Égliselle, et par corruption Griselle, demy entouré par la rivière de Loigne, qui fait la séparation du Lassois et du Tonnerrois. L'église paroissiale de ce lieu est celle du prioré, sous le chœur de laquelle est une grotte partie naturelle, partie artificielle, ayant une lucarne du côté du levant qui lui donne du jour et la rend saine. Dans cette grotte ou chapelle sous terre, est le corps du glorieux saint Valentin, dans un tombeau composé de trois pièces de différents âges. Dans la principale est un grand cercueil de pierre sur lequel est gravée une épitaphe que nous maintenons être celle d'un des descendants de Jules Sabin. Cette grotte, ce château démolí, cette situation de lieu dans un éloignement nécessaire de la capitale de l'État Langrais, où résidaient les officiers romains; cette vieille inscription d'un Sabin, fils de Sabinianus, me font prendre un violent soupçon que c'est là le château de Jules Sabin, et cette grotte sépulcrale la demeure où il passa neuf ans. »

IV

Quoi qu'il en soit, « étant descendue dans le caveau avec son mary, ne plus ne moins que la lionne dedans sa caverne, elle y nourrit elle-même de sa mamelle deux petits jumeaux dont elle accoucha. » A la fin, voyant les anciens chefs de la révolte de Civilis disparus depuis longtemps dans l'exil ou dans la tombe et déjà oubliés, voyant surtout le plus coupable de tous, Civilis, vivre en paix et même dans la faveur de Vespasien, Éponine crut que l'heure était venue de tirer son mari du sépulcre et d'aller à Rome implorer à son tour la clémence « du divin César. » Elle ignorait sans doute que si l'opinion publique, avec son indifférence ordinaire, avait déjà perdu le souvenir du passé, Vespasien n'avait pas oublié comment il avait été fait empereur, et craignant que le succès même qui avait couronné son audace n'encourageât d'autres téméraires, il ne pardonnait jamais. Civilis n'était pas une exception pour qui savait les choses, car invité par un des lieutenants de Vespasien lui-même à tenter un mouvement pour faire une diversion nécessaire et empêcher les légions Vitelliennes de la Germanie d'accourir à Rome, il avait tout conduit de manière à profiter, s'il le pouvait, de la victoire, sans pourtant se perdre en cas d'insuccès : pour lever le masque, il attendait qu'il en eût la puis-

(1) Décade historique, n° 2026.

sance, et quand il vit le manque d'union rendre, comme autrefois, l'indépendance impossible, il affecta de n'avoir proclamé l'empire des Gaules que pour servir l'empereur de Rome et faciliter son triomphe.

Sabinus, qui avait eu plus de franchise, ne se rendait peut-être pas compte de cette politique ni du pardon de Vespasien. Et puis, il était naturel qu'une si longue et si pénible captivité pesât à cette famille prosaïque.

L'un des meilleurs amis d'enfance de Sabinus, Chyndonax, de Dijon, qu'il avait connu dans la fameuse école d'Autun, n'avait cependant pas pris part à sa rébellion.

Comme il avait de belles relations et du crédit à Rome, Sabinus envoya son fidèle Martialis révéler le secret de sa vie au jeune chef des prêtres. Chyndonax, sous prétexte d'honorer Mithras, selon les traditions de Zoroastre, dans une caverne solitaire et couronnée de verdure, accourut la nuit même dans les bras d'un ami dont il avait pleuré la mort. Il partit dès le lendemain pour l'Italie, où Eponine et Sabinus devaient le rejoindre.

En quittant la grotte où leurs enfants étaient nés, les deux époux sentirent un moment leur cœur se serrer, comme si un pressentiment fatal eût pesé sur eux.

Ils prirent la route de Rome avec l'intention de passer par Langres. Sabinus désirait revoir la ville où il avait trouvé tant de cœurs dévoués.

Ils éprouvaient de délicieuses émotions à la vue de cette vive lumière qui les inondait, de ces bois, de ces champs, de ces prairies qui leur rappelaient des jours plus heureux. L'émerveillement naît des enfants les ravissait. Le second jour, ils aperçurent enfin la belle Andomatunum, et à droite, à une lieue et demie de la ville, les hauteurs où la Marne prend sa source.

Les enfants poussèrent un cri de plaisir et d'admiration. Jamais la communauté d'émotions si particulière aux jumeaux n'avait été plus expressive. Les deux époux pleuraient : c'était la patrie, c'était le berceau de leur enfance et celui de leurs infortunes.

Bientôt ils eurent dépassé la place où s'éleva plus tard l'arc de triomphe qui subsiste encore : à leur droite, au milieu d'un massif sacré, le temple d'Auguste leur apparut. Sabinus en avait changé l'inscription, préférant le consacrer à Jules-César, son aïeul ; il sourit tristement en retrouvant la dédicace primitive : ROMÆ ET AVG. (1).

Il entra dans la ville par une porte dont on a pris les restes, pour un nouvel arc de triomphe, et alla droit au Capitole, où il avait rendu la justice en souverain : il revit le milliaire d'or d'où partaient les distances des routes de la tribu ; Langres, ainsi que la plupart des villes de l'Est, était alors comme une miniature de Rome.

Les enfants avaient voulu descendre et couraient çà et là, accompagnés de Martialis, sans pourtant s'éloigner de la voiture, qui s'avancait lentement, et d'où leur mère les suivait du regard. Tout à coup un homme, dont les cheveux grisonnaient et dont la figure colorée annonçait le goût des libations, s'ar-

rêta, promenant avec un intérêt croissant ses yeux de l'un à l'autre, comme si les traits de ces enfants qu'il n'avait jamais vus lui eussent rappelé des traits aimés ; c'était Rubicundus. A la fin, hors de lui, il court à la voiture qui suivait, y plonge des regards troublés, et, reconnaissant Sabinus sous le bardocucullus dont il était affublé, fait à son empereur, sans pousser un cri, le salut militaire, et disparaît en s'es-suyant les yeux.

Ils gagnèrent de là Genève, et de Genève Rome. Ils parurent enfin devant Vespasien. Chyndonax, toujours sans se compromettre, avait eu le talent de réunir Titus et Domitien près de leur père. Il espérait que la présence de deux enfants qu'il aimait attendrait l'empereur par un rapprochement naturel.

V

Sabinus, en face de Vespasien, ne prononça pas une parole, accablé, selon Tacite, de la honte de sa révolte, ou plutôt retenu par un reste de fierté gauloise. Eponine, que son sexe, son affection et sa conscience enhardissaient davantage, rompit le silence ; après les prières les plus pressantes, elle finit en déclarant qu'elle aurait recours à de plus puissants intercesseurs, et fit paraître ses enfants.

Vespasien, jetant alors les yeux sur « ces pauvres petites créatures innocentes, » ne put retenir ses larmes et leur accorda la vie.

Mais la loi de lèse-majesté, qui vouait les révoltés à la mort, fut appliquée à Sabinus.

Pour Eponine, « quand elle vit qu'elle ne pouvait sauver la vie à son mari, elle voulut qu'on la fist mourir quant et luy. »

Ce sacrifice fait, et voyant l'inutilité de ses neuf années de souffrances, elle passa, de la prière à l'indignation ; et bravant Vespasien, lui dit en face que cet échange de la vie pour la mort ne lui coûtait pas, et qu'elle avait passé des jours plus heureux, auprès de son mari et de ses enfants, dans l'obscurité même des profondeurs de la terre, que lui dans les splendeurs du trône.

Toute la cour était émue. Titus pleurait ; le chauve Domitien seul avait le même masque d'impassibilité farouche.

Sur un signe de l'empereur, les licteurs s'approchèrent. Sabinus et Eponine embrassèrent leurs enfants pour la dernière fois, puis s'offrirent d'eux-mêmes à leurs bourreaux.

« César, murmura Chyndonax, grâce du moins pour elle ! »

Vespasien resta silencieux ; Domitien, avec un imperceptible haussement d'épaules, répondit à mi-voix :

« Si elle n'est pas plus coupable que lui, elle est plus dangereuse ; as-tu compris, prêtre de Mithras ? » Chyndonax n'osa ni insister ni serrer une dernière fois la main d'un ami condamné.

« Le lâche ! » murmura Eponine en se rapprochant de son mari.

Une nouvelle douleur l'attendait.

Comme on les conduisait à la mort, Sabinus distinguait parmi les curieux, à la porte même du palais, un vieillard enveloppé d'une sorte de manteau noir. Ses traits étaient durs, et il tenait ses yeux caves et

(1) Auguste ne voulut jamais souffrir qu'on lui élevât personnellement des temples. On conciliait tout en les consacrant à Rome et à Augusta. A V G est l'antique abréviation de ce nom.

sombres attachés sur le condamné : on eût dit une statue de la haine satisfaite.

Sabinus avait vu ce visage austère quelque part ; il cherchait à démêler ses souvenirs, quand Eponine, qui venait de rencontrer le même regard, et qui le reconnut aussitôt, s'écria :

« C'est le druide ; il l'avait bien prédit ! »

Le vieillard suivit les deux condamnés, avec la même fixité de regard, jusqu'à la porte de la prison où le bourreau les attendait ; puis, quand la porte se fut refermée, il disparut en murmurant :

« Je savais bien que Thor serait vengé ! »

Toute la ville s'émut de cette exécution cruelle qui est la tache du nom de Vespasien.

La politique ombrageuse de cet empereur retint les deux enfants de Sabinus loin de leur pays natal. L'un d'eux mourut en Egypte, entre les bras du bon Martialis. L'autre voyagea dans la Grèce, où il eut l'occasion de voir Plutarque, et de lui raconter les malheurs de sa famille et l'héroïque dévouement de sa mère.

L. ROCHE.

VALENTINE DE MAILLY.

Dans un petit village, à quelques lieues d'Amiens, vivait, il y a bien des années, un homme d'environ soixante ans. Veuf, il était seul dans son humble demeure, du moins le soir. Dans le jour il avait ordinairement nombreuse compagnie, car il cumulait les fonctions de chantre et de maître d'école. C'était ce que dans les villages du nord de la France on appelle un clerc ou un magister. Ses cheveux, d'une blancheur sans mélange, l'extrême douceur de son regard et sa physionomie méditative lui donnaient un charme tout particulier, et bien qu'il fût né d'un pauvre laboureur, et n'eût jamais quitté le sol natal, il n'avait pas l'air d'un paysan. Il était toujours vêtu d'une redingote noire ; celle des dimanches paraissait neuve, quoi qu'elle eût bien des années de service ; celle des jours de travail était fort râpée, mais sans tache et toujours bien broyée.

Jamais le cabaret n'avait vu Valentin Demailly ; jamais non plus il ne se familiarisait avec personne, et jamais personne ne se permettait la moindre liberté avec lui. Il était envers tout le monde si gravement poli ou respectueux, selon le rang de ceux à qui il s'adressait, qu'il eût été impossible de ne pas être de même poli ou respectueux avec lui. A part quelques bonnes causeries assez intimes avec son curé, qui avait pour lui une grande estime, il ne s'entretenait guère qu'avec ses livres, mais il en avait un bon nombre et des meilleurs. Destiné dès son enfance à la profession qu'il exerçait, il avait pris goût à l'étude et était parvenu à acquérir un degré d'instruction assez remarquable ; mais sa modestie le tenait dans l'ombre ; il ne jouissait qu'en lui-même de son savoir.

Le charme de la lecture n'était pas sa seule joie sur la terre : une profonde affection remplissait son âme. Il avait perdu sa femme après quatre ans de mariage, mais elle lui avait laissé un fils, et l'amour paternel, poussé jusqu'à l'exaltation, avait rempli tout entier son cœur aimant et dévoué. Longtemps il s'était imposé avec bonheur les plus dures privations pour rendre la vie meilleure à cet enfant si cher, car, après avoir donné les plus grands soins à sa première éducation, il l'avait mis au collège, et, pour subvenir aux frais de sa pension, ne s'accordait que juste ce qu'il fallait pour ne pas mourir d'inanition. Mais que lui importait ce manque de bien-être ? Ce fils tant aimé, la nature lui avait prodigué ses dons les plus

précieux ; il était beau, spirituel, sympathique, apte à tout, il devait, secondé par une instruction complète, se trouver un jour classé parmi les privilégiés du sort, et puiser à pleines mains dans les joies de la vie ! Comme les pères qui aiment jusqu'à la plus entière abnégation, il disait du fond de son cœur : « Tout pour lui, rien pour moi ; » malgré l'isolement et les privations qui rendaient son existence si froide en apparence, un immense bonheur remplissait sa vie.

Dieu aime ceux qui aiment. Le bon et généreux père ne l'avait jamais prié que pour son fils : tous les vœux qu'il avait formés pour lui furent exaucés.

Quand ce fils, qui se nommait comme lui Valentin, eut terminé ses études au principal collège du département, il l'envoya à Paris pour y étudier le droit. Il avait vendu pour cela le peu de bien dont il avait hérité de ses parents, et continué ses sacrifices habituels jusqu'au jour où son Valentin n'avait plus eu besoin de lui.

Personne dans le village ne savait ce qu'était devenu son fils, car il n'en parlait jamais : aux questions plus ou moins indiscretes qui lui étaient adressées à son sujet, il se contentait de répondre avec simplicité : — « Il fait son chemin, je suis content. »

On était à la fin de juillet, un soleil radieux dorait l'herbe émaillée de marguerites blanches, ravissant tapis du bon Dieu, tout encadré d'épais ombrages. Assis devant sa porte, sous un arbre qu'il avait planté le jour où il était entré en possession de l'école, le bon Valentin Demailly, était absorbé dans la lecture d'une lettre qu'il avait dû lire assez de fois pour la savoir par cœur, car le papier en était usé. Il ne se lassait pas d'en répéter les dernières lignes.

Voici cette lettre qu'il relisait toujours, à demi-voix, comme pour se mieux comprendre :

« Mon bon père ! Il m'est né une fille. Je ne méritais pas ce bonheur. Elle se nommera Valentine. » En lui donnant le nom de votre mère, qui est aussi le vôtre et le mien, il me semble qu'elle sera plus » à nous. Bénissez-la, mon père ! vous si pur de toutes » fautes, vous qui avez été le modèle des fils comme » le modèle des pères, priez Dieu que plus tard elle » ne vous venge pas.

» Je suis heureux, autant qu'on peut l'être avec un » remords. Et vous, pauvre père ?...

« Oh ! si du moins il vous arrivait quelque malheur, » quelque maladie, vous m'en avertiriez, n'est-ce pas ? » Père mille fois trop bon, si cruellement offensé » et cependant si tendrement aimé !..... pardonnez à » cette faiblesse de caractère, qui dès mon enfance » vous faisait craindre pour mon avenir. Hélas ! vous » n'aviez cependant pas prévu qu'elle me rendrait » ingrat jusqu'à me faire renier mon père ! Je n'ai pas » le courage de lutter contre la volonté d'une femme » à qui je dois cette fortune, cette position longtemps » rêvées par mon ambition et dont je ne pourrais plus » me passer. Mon père, pardonnez-moi ! ne me haïs- » sez pas, car je n'ai jamais senti plus vivement » combien je vous aime ! N'accusez pas trop ma » femme ; toute coupable que semble être sa conduite » envers vous, elle n'est que la conséquence des men- » songes par lesquels, pour l'obtenir, j'ai trompé son » orgueil.

« Adieu, mon bon père. Oh ! vous aviez bien raison : » la faiblesse peut entraîner l'homme à des actes » cruels !

» VALENTIN. »

« Non ! dit enfin le vieillard, quoi qu'il arrive, mon fils, du moins, ne me repoussera pas. Je le sens, son cœur répondra aux battements du mien. Je puis mourir... mais sans l'avoir revu... ce serait trop affreux ! »

Cinq semaines après, le bon vieillard montait sur l'impériale de la diligence qui devait le transporter à Paris.

M. et madame de Mailly venaient de déjeuner et se disposaient à sortir pour une affaire qui les avait ramenés à leur hôtel ; mais seulement pour deux ou trois jours, car ils passaient l'été dans une charmante maison de campagne à quelques lieues de Paris. M. de Mailly, à demi couché sur un divan, attendait, en parcourant son journal, dans la chambre de sa femme, qu'elle eût achevé de s'habiller, lorsqu'un modeste coup de sonnette se fit entendre à leur porte. M. Demailly, avec sa belle tête blanche et régulière et sa longue redingote, noire comme tout son costume, ce qui lui donnait l'apparence d'un curé de campagne, se présenta au domestique, et lui remit une lettre, en le priant de la porter à son maître. Lorsque M. Valentin de Mailly eut parcouru les cinq ou six lignes si touchantes qu'elle contenait, sa poitrine oppressée se gonfla et son visage, naturellement pâle, se couvrit d'une rougeur subite.

« Qu'est-ce ? demanda madame de Mailly en voyant l'émotion de son mari.

— C'est mon père, répondit-il ; il me demande, il est ici... »

Et son regard presque suppliant achevait sa pensée.

« Non, non, dit madame de Mailly en s'abandonnant à toute l'exaltation de la colère. Vous êtes d'accord ensemble pour me contraindre à le recevoir, je ne veux pas qu'il soit vu ici. Eloignez-le, si vous ne voulez pas que je le congédie moi-même ! »

Froissé jusqu'au fond de l'âme, mais trop faible pour parler avec énergie, Valentin de Mailly tendit à sa femme la lettre du vieillard.

« Lis ! Sophie, lis !... je ne te demande que cela. Lis et ma cause est gagnée... Si tu le connaissais !... »

— Je ne veux pas même savoir qu'il est là ! reprit durement madame de Mailly ; entendez-vous bien ?... j'ignore qui vous demande. »

Puis elle passa dans son boudoir et s'y enferma.

— Conduisez ce monsieur dans mon cabinet, dit Valentin au domestique, et lui-même s'y rendit après avoir pris un moment pour se remettre et relire cette courte missive de son père.

« J'arrive, mon fils, écrivait le vieillard, non pour » l'importuner ni pour contrarier par ma présence » personne autour de toi, mais pour t'embrasser au » moins encore une fois. Je viens à toi comme un » étranger ; rien ne te force à me nommer. Reçois- » moi, nul ne saura si l'humble vieillard que tu reçois » est ton père. Oh ! mon fils ! je vais donc te serrer » dans mes bras ! »

Lorsque le père et le fils se trouvèrent en présence, ils se jetèrent avec effusion dans les bras l'un de l'autre sans prononcer un mot. En ce moment ils aperçurent la tête blonde de la petite Valentine, alors âgée de huit ans, qui venait d'entr'ouvrir la porte du cabinet. Surprise dans sa curiosité, elle vint enlacer son père dans ses bras et fixa sur le vieillard des yeux tout étonnés.

« C'est ma fille, dit M. de Mailly, ma Valentine ! ajouta-t-il en accentuant tout particulièrement ce dernier mot.

— Je le vois bien, dit le vieillard ému. Quelle ressemblance !

— Quel est donc ce monsieur ? » dit-elle.

M. de Mailly, embarrassé à cette question, ne trouvait pas de réponse, et passait successivement de la rougeur de la honte à la pâleur du remords.

Le grand-père, saisissant jusqu'aux moindres nuances de la pensée de son fils, vint à son aide, et répondit généreusement à l'enfant :

« C'est un protégé de monsieur votre père, mademoiselle. Avant de mourir, il a voulu voir encore une fois les traits aimés qu'il porte dans son cœur. Maintenant il emportera deux images, car la vôtre aussi ne s'effacera plus. »

Valentine, poussée par un instinct irrésistible, baisa la main du vieillard, qui, l'entourant de ses bras, dit avec émotion :

« Qu'une fois au moins je l'embrasse et la bénisse ! »

Une porte s'ouvrit, et la voix de madame de Mailly appela Valentine avec l'expression de l'inquiétude.

« Que faisiez-vous donc là ? dit madame de Mailly.

— C'est qu'il y a un vieillard aux cheveux tout blancs dont la figure est bien belle ! répondit Valentine. Il m'a embrassée en pleurant. C'est un protégé de mon père, » ajouta-t-elle, croyant que le mécontentement de sa mère venait de ce qu'elle avait été embrassée par un étranger.

Pendant ce temps, M. de Mailly, oubliant l'affaire qui l'avait ramené à Paris, avait fait monter son père dans sa voiture et le conduisait dans un bon hôtel. Là, sans contrainte, sans importun témoin, il le reçut comme il aurait voulu pouvoir le recevoir chez lui ; il le combla d'amitiés, le suppliant d'accepter quelques billets de banque : le vieillard les refusa, comme autrefois il avait refusé la pension alimentaire que lui proposait sa bru.

« Eh bien, pour avoir le droit de vous offrir un témoignage de tendresse et de reconnaissance, je travaillerai, mon père. L'argent que j'aurai gagné, le refuserez-vous ? »

— Nous verrons cela plus tard, dit le père en souriant. Pour l'instant j'emporte tout ce que je désirais,

ton amour et celui de ma petite fille. Va, je suis riche aussi. »

Mais le bon vieillard sentit qu'il serait, pendant tout le temps de son séjour à Paris, un sujet de discorde entre son fils et sa femme, et au bout de deux jours il se remit en route, sinon heureux, du moins consolé, car il avait acquis la certitude que Valentin ne le reniait que par faiblesse, et l'aimait toujours au fond du cœur comme aux jours de sa jeunesse.

Dix ans se sont passés depuis le jour où Valentin Demailly a repris presque heureux le chemin de son village. Valentine a dix-huit ans. Elle est charmante, un peu étourdie peut-être; mais c'est un cœur d'or. Le moindre reproche, la moindre observation excite en elle les plus nobles sentiments de gratitude et la ramènent au côté sérieux de la vie.

Il n'est guère que huit heures du matin, mais elle n'est pas paresseuse, et déjà, non parée, mais très-soignée dans son peignoir de mousseline blanche, elle sort de sa chambre, fraîche comme une fleur vivifiée par la rosée. Sa mère, dont la santé est chancelante, repose encore, mais son père était ordinairement matinal. Elle se dirige vers son cabinet, car elle est pressée de donner et de recevoir le baiser du matin. Après quelques paroles de tendresse doucement échangées entre le père et la jeune fille, M. de Mailly prenant un ton presque sérieux, sans pourtant cesser d'être affectueux et paternel, fit à Valentine quelques reproches sur une conversation entre elle et ses jeunes amies qu'il avait surprise la veille, et où Valentine s'était laissée aller à un mensonge vaniteux qui avait réveillé en lui des souvenirs pénibles.

« Cela peut te paraître un peu sévère, chère enfant, reprit-il avec une tendresse infinie, car il voyait la rougeur de l'humiliation couvrir le front de sa fille et des larmes perler à travers ses longs cils; cependant, ces petits mensonges auxquels pousse l'orgueil peuvent conduire à des actes bien coupables! Plutôt que de s'exposer au ridicule et à la déconsidération, on se laisse entraîner, pour soutenir jusqu'au bout ce qu'on a étourdiement avancé, à des actions déloyales... » ajouta-t-il d'une voix sourde et fort émue.

Pendant quelques instants, son front s'appuya sur celui de Valentine, qui, en recevant, peut-être pour la première fois de sa vie, un reproche de son père, s'était agenouillée sur le coussin qu'il avait sous ses pieds.

« Pour te prouver que je n'exagère rien, mon enfant, dit M. de Mailly, je vais à ce sujet te conter une histoire. Elle est vraie; entends-tu?... Trop vraie, malheureusement!

Un pauvre maître d'école de village, le meilleur, le plus digne des hommes, bien supérieur à sa position par sa distinction native comme par son instruction, resta veuf jeune encore avec un enfant de trois ans. La crainte de livrer son fils à l'autorité d'une belle-mère l'empêcha de se remarier. Il l'éleva, le soigna avec un amour de mère. Il fit plus, il lui donna une éducation supérieure à la sienne, et pour l'élever bien au-dessus de lui dans la hiérarchie sociale, il sacrifiait tout ce qu'il possédait, tout ce qu'il gagnait, se privant pour cela de tout bien-être, se privant même du plus strict nécessaire et ne désirant, en retour de tant de sacrifices, que de voir le sourire du

bonheur sur les lèvres de son fils. Lorsqu'en sortant du collège, chargé de couronnes et tout ébloui de ses succès, le jeune homme fut envoyé à Paris pour y étudier le droit, il travailla avec ardeur et se conduisit sagement, car il comprenait la nécessité de ménager les faibles ressources de son père et de réussir avant de les avoir épuisées; mais il abandonna son cœur à l'orgueil et, rougissant de l'humble condition dans laquelle il était né, il commença par la cacher aux jeunes gens de famille généralement assez riches, au milieu desquels il se trouvait, et se posa en misanthrope, pour ne pas laisser connaître l'économie à laquelle il était forcé. Néanmoins il ne put résister aux amicales avances qui lui furent faites par le jeune comte de ***; qui se livrait aussi à l'étude du droit, pensant avec raison que s'il n'avait pas besoin d'exercer la profession d'avocat, il pourrait lui être utile d'en acquérir les connaissances. Le comte de *** se sentit attiré vers ce jeune homme par une sympathie réelle, et peut-être aussi par cette sauvagerie que démentait sa politesse et que le comte attribuait à la réserve d'un homme bien né, qui craint de se compromettre. Il invita son nouvel ami à l'aller voir et le présenta à sa tante, excellente vieille dame qui l'avait élevé, car il était orphelin. La liaison des étudiants devint intime.

Le jeune homme, dont le nom plébéen sonnait cependant assez bien et commençait par la syllabe *De*, avais pris au milieu de cette société la vaniteuse habitude d'éloigner, d'abord un peu, puis tout à fait la première syllabe de son nom des deux autres en n'accordant qu'à la troisième lettre l'honneur de la majuscule. Son nom ainsi divisé et formant particule ne choquait pas son orgueil parmi ceux qui résonnaient à ses oreilles. Ainsi travesti et rencontré dans une bonne maison, il fut pris pour ce qu'il voulait paraître, d'autant plus facilement que la douairière disait en désignant le jeune homme : « Je vous présente monsieur de ***, le plus intime ami de mon neveu, un gentilhomme charmant. »

Quant à son passé, à sa famille, il était à ce sujet si discret que l'on aurait craint de manquer de savoir-vivre en l'interrogeant.

Le comte, attaqué d'une maladie de poitrine, partit pour l'Italie. Son ami resta seul avec la douairière, qui se fit accompagner par lui dans le monde, qu'elle aimait encore malgré son âge avancé, ou plutôt elle se servit de ce prétexte pour le produire et le pousser par d'utiles relations vers une bonne carrière et un bon mariage, car elle s'était bien aperçue que le jeune homme avait tout à faire dans le chemin de la fortune et elle avait pour lui une affection toute maternelle. Parmi les personnes que l'étudiant rencontra ainsi, il se trouva une jeune veuve très-riche, qui le distingua d'une manière assez visible pour que cela ne pût échapper à la douairière. Dès lors son plan fut tout de suite arrêté.

« Mon enfant, lui dit-elle, une riche veuve vous distingue; il faut saisir l'occasion avec la promptitude de l'habileté, sans vous laisser intimider par sa fortune, ni effrayer par votre pauvreté. Vous lui plaisez, cela se voit; comme elle a tout, excepté la particule qu'elle envie, extrêmement, vous la lui offrirez, et elle vous dispensera du reste. »

Le jeune homme rougit, et, en réclamant l'indul-

gence de sa vieille amie, il lui avoua qu'il n'était pas du tout gentilhomme.

« Ah!... reprit la douairière, cela change un peu les choses! mais n'importe. Au total, elle n'est pas plus noble que vous; mais, fille et veuve de banquiers, son coffre sonne mieux que son nom. Quels sont vos parents? »

A cette question, le jeune homme rougit de nouveau.

« Je n'ai d'autres parents que mon père, dit-il.

— Que fait-il?

— Rien, répondit le jeune homme après un moment d'hésitation.

— Alors il a quelque chose?

— Assez... pour lui.

— Au fait, vous êtes trop bien élevé pour que votre père ne soit pas un homme très-bien; c'est l'essentiel. Ne dites pas que vous êtes gentilhomme, mais laissez-le croire en éloignant adroitement toute explication à ce sujet, jusqu'à ce que vous soyez bien sûr d'être aimé et que votre mariage soit assez annoncé à tout le monde pour que votre future épouse le rompe sans jeter sur elle-même un ridicule.

Le conseil fut suivi, et le mensonge ne fut avoué que lorsque la veuve ne pouvait plus reculer. Elle craignit le ridicule d'une rupture, et puis elle aimait. Cependant l'aveu avait été incomplet, le jeune homme avoua qu'il n'était pas gentilhomme, mais il ne put se résoudre à dire qu'il était fils d'un pauvre maître d'école de village. Ce ne fut qu'après son mariage qu'il fit un aveu complet, auquel il se trouva en quelque sorte forcé par les questions de sa femme. Irritée d'avoir été trompée, humiliée d'avoir pour beau-père un homme que son imagination lui représentait d'accord avec son fils pour se faire à tous deux une bonne position à ses dépens, elle déclara que si le monde avait jamais le moindre soupçon de la déception qu'elle éprouvait et que si son mari entretenait la moindre relation avec son père, qu'elle ne voulait point reconnaître et dont elle ne voulait jamais entendre parler, elle se séparerait de lui à l'instant. Le jeune homme, humilié du dédain que sa femme témoignait pour son origine, craignant un éclat qui lui ôterait en même temps la considération, la position sociale qu'il avait tant désirée, et le bonheur, car il aimait sa femme, courba la tête, et consentit à renier son père. Voilà, ma fille, où peut conduire un premier mensonge ambitieux, qui semble d'abord sans importance. Des années se sont écoulées depuis, tous les bonheurs ont comblé le fils ingrat... il n'a joui d'aucun et il y a des moments où il les donnerait tous pour témoigner hautement à son vieux père l'amour et la vénération qui n'ont jamais cessé de régner dans son cœur.

En prononçant ces mots, M. de Mailly s'efforçait d'être calme, mais sa voix et ses mains tremblaient.

« Merci, mon père! murmura Valentine en lui jetant les bras autour du cou. Permettez-moi de comprendre, vous le voulez bien, n'est-ce pas? croyez que votre fille sera digne d'un si grand témoignage de confiance. »

Tous deux pleuraient... Ils s'embrassèrent.

« Ainsi donc, reprit Valentine, le beau vieillard qui m'a bénie il y a dix ans était mon grand-père! Tenez, sans m'en rendre bien compte, je l'avais deviné.

Jamais son souvenir ne s'est effacé de ma mémoire, il s'offrait à moi jusque dans mes songes. Mais je pressentis qu'un motif que je devais ignorer le tenait éloigné de nous, puisque j'ai dissimulé avec un respect religieux toutes mes impressions à son sujet. Mon bon père, dites un mot, et le seul bonheur qui manque à votre vie, vous l'aurez. Dieu permettra que je sois l'ange de médiation entre les membres de ma famille. »

A cette bonne parole, M. de Mailly serra fortement sa fille contre sa poitrine.

« Me donnez-vous la permission d'agir? Dites oui et fiez-vous à moi. Ce que je ferai, je l'ignore; mais Dieu et mon cœur m'inspireront.

— Eh bien, oui! dit M. de Mailly, il y a assez longtemps que je porte ce poids. Agis, chère enfant, comme tu l'entendras, mais sois prudente. Commence ta mission par porter un peu de joie au cœur de mon vieux père. Je veux lui faire un cadeau par ta main. Nous prendrons notre temps, afin de ne pas compromettre le succès auprès de ta mère. »

Quelques jours après cette conversation, assis au soleil, devant sa maison qui commençait à prendre un air de vétusté, le bon Demailly regardait jouer autour de lui ses jeunes écoliers, en pensant peut-être au temps où son fils, enfant jouait sur le même gazon. Tout à coup le facteur rural, qui était arrivé jusqu'à lui sans être entendu, posa doucement une main sur son épaule et de l'autre main lui présenta une lettre assez volumineuse.

« Qu'est-ce que va me payer monsieur le Clerc pour cette bonne aubaine? dit le facteur; au moins un bon verre de bière?

— Il ira même jusqu'à une bonne bouteille, » répondit le vieillard rougissant d'émotion.

Et, tout tremblant, il prit la lettre et donna le pour-boire.

Oubliant ses bambins, il courut s'enfermer dans sa chambre pour lire sans distraction et à l'abri de tout regard curieux ce message inattendu. Lui apportait-il une joie ou une douleur?... Ce n'était pas l'écriture de son fils. Il chercha vite la signature, et lut avec un inexprimable étonnement ces mots :

« Votre bien respectueuse et bien affectionnée petite-fille vous baise les mains.

» VALENTINE DE MAILLY. »

Puis, sous cette signature, il lut de l'écriture de son fils :

« Et moi, mon vénéré père, je vous embrasse et vous aime de toute la force de mon cœur. »

Le vieillard s'appuya contre le dos de sa chaise. Il lui fallut un peu de temps pour retrouver assez de calme et lire entièrement cette lettre dont la fin le faisait défaillir de bonheur.

« Mon digne et très-cher grand-père, » écrivait Valentine, « l'enfant qu'il y a dix ans vous avez bénie ne l'a pas oublié. Pour la récompenser d'avoir gardé religieusement votre souvenir, son père, lui a révélé le lien sacré qui existait entre vous et elle, et après lui avoir témoigné sa confiance, en lui avouant ses erreurs et ses remords, il a voulu que la première œuvre qu'il a produite, ainsi que le prix qu'il en a reçu, vous fussent offerts par elle; jugez,

» mon bon et cher grand-père, combien je suis
 » heureuse! Si vous voulez vous rendre au bureau
 » des diligences, vous y trouverez un exemplaire
 » d'un beau livre scientifique, le travail de dix ans,
 » qui couvre de gloire le nom que vous avez transmis à votre fils et que vos vertus ont honoré. Vous y
 » trouverez en outre la somme tout entière que ce
 » précieux ouvrage lui a été payé. Si vous saviez, cher
 » bon-papa, avec quelle tendresse, avec quelle reconnaissance il me parle chaque jour de vous, de son
 » heureuse enfance, de votre tendresse si touchante,
 » si dévouée; des privations que vous vous êtes imposées pour son instruction, vous lui pardonneriez un
 » passé qui a dû être bien douloureux pour vous,
 » mais qui n'a pas moins pesé sur son cœur que sur
 » le vôtre. Pardonnez aussi à ma mère, ou plutôt ne
 » la jugez pas avant de l'avoir entendue. C'est dans
 » ce but, et forte de l'autorisation de mon père, qu'aujourd'hui j'entre à l'insu de ma mère en relation
 » avec vous, dans l'espoir que Dieu bénira mon intention et m'inspirera les moyens de rapprocher
 » pour toujours trois nobles cœurs séparés par un
 » malentendu. Vous verrez que ma mère est bonne
 » aussi, quand nous serons réunis, car nous le serons
 » un jour, je vous le promets, et ce jour n'est pas
 » loin.

» Je vous annonce, cher bon-papa, que l'on va bientôt me marier, et que mes parents ont choisi, parmi
 » ceux qui recherchaient leur alliance, celui qui a le
 » meilleur cœur, le plus généreux caractère.

» Vous avez déjà deviné, n'est-ce pas, que c'est
 » aussi celui que je préfère, cher grand-papa?

» Avec la permission de mon père, et en sa présence,
 » j'ai eu avec mon futur un entretien sur ce qui vous
 » concerne; j'ai mis pour condition à mon consentement au mariage, qu'aussitôt que j'aurai cessé
 » d'être sous l'autorité de ma mère pour entrer en
 » puissance de mari, j'irai vous présenter votre petit-fils, vous priant de bénir notre union. Ce sera
 » donc chez vous, cher grand-père, sous le toit paisible où vous avez élevé votre fils avec tant d'amour, que nous nous concerterons tous ensemble
 » pour vous rendre bientôt aussi cher à ma mère que
 » vous l'êtes à vos enfants. »

Tout se passa comme l'avait écrit la bonne et charmante jeune fille. Après avoir passé chez leur grand-père quelques jours qu'ils comptèrent parmi ceux que le cœur n'oublie pas, ils se remirent en route pour Paris; il fut convenu entre le maître d'école et ses petits-enfants qu'ils viendraient le chercher et l'installeraient dans un appartement que son fils serait chargé de choisir le plus près possible de celui des jeunes mariés.

Déjà, depuis plusieurs mois, M. Demailly père était établi dans un joli petit rez-de-chaussée avec jardin; une bonne et intelligente domestique lui donnait, sous la surveillance de Valentine, tous les soins que réclamait son âge, quoiqu'il eût une heureuse vieillesse et qu'il eût conservé toutes ses facultés. Son fils et ses petits-enfants venaient le voir tous les jours. Assis devant un feu qui égayait toute la chambre, le vieillard était enveloppé dans une bonne robe de chambre, qu'il portait fort bien, vraiment. Il n'était pas plus embarrassé dans sa manière d'être que dans sa conversation; une bienveillance native remplaçait

en lui le savoir-vivre et l'initiait aux exigences de la politesse. La sainte pureté de sa vie et de son imagination trop ignorante du mal donnait à ses idées une empreinte de poésie qui rendait sa conversation attachante.

Cinq heures allaient sonner, M. Demailly regardait la pendule. Une voiture s'arrêta devant la porte.

« La voilà! » s'écria-t-il.

C'était en effet Valentine.

« Je suis exacte, cher bon papa? dit-elle en l'embrassant. Oh! c'est qu'aujourd'hui est un grand jour! Nous avons une conquête à faire, mais il ne me suffirait pas que maman ne fût qu'enchantée de vous; il faut qu'elle en raffole... comme moi! Serons-nous une heureuse famille! dites, bon grand-père, quand nous n'aurons plus qu'un cœur entre nous cinq? »

Le bon vieillard souriait et ses yeux étaient humides.

« Voilà comme la chose est arrangée, dit-elle. Papa a fait prévenir maman dans la journée qu'il dînerait chez un de ses amis; pour ne pas dîner seule, maman viendra vers six heures nous demander à dîner, comme elle fait chaque fois que papa dine dehors; elle vous trouvera donc chez nous sans soupçonner que la rencontre était préparée. Nous éviterons de vous nommer jusqu'à ce que vous ayez fait ensemble assez ample connaissance pour qu'elle-même demande qui vous êtes, alors nous aurons gagné la partie. »

La toilette terminée, le vieillard et Valentine partirent. Comme l'avait prévu la jeune femme, à peine arrivés, madame de Mailly entra.

« Votre père dine en ville, mes enfants, leur dit-elle; je viens vous demander à dîner. »

Elle aperçut M. Demailly.

« Ma mère, lui dit son gendre, lui présentant ainsi le grand-père, vous dinerez avec un de mes plus chers parents. »

M. Demailly et sa bru se saluèrent.

Valentine s'empressa de faire ajouter un couvert et l'on se mit à table. Comme elle l'avait pensé, madame de Mailly, déjà avantageusement prévenue par l'aspect du beau vieillard, sentit bientôt pour lui une profonde sympathie. Loïn d'avoir les moindres frais à faire auprès d'elle, il n'eut qu'à se laisser aller tout naturellement à l'impression que produisait en lui les prévenances dont elle l'entourait.

« Quel est donc ce beau vieillard? demanda-t-elle à sa fille en quittant la table. Il me semble que je l'ai toujours connu, toujours aimé. »

— C'est que ses traits te rappellent tout ce qui t'est cher, lui répondit Valentine.

— Comment?... qui donc est-il?

— C'est le père de mon père.

— Est-il possible! » s'écria madame de Mailly.

Puis, courant au vieillard, elle lui baisa les mains, en s'écriant :

« Mon père, pouvez-vous me pardonner? »

— Je fais plus, madame, ou plutôt ma fille, dit-il avec émotion, je vous remercie. Vous avez rendu mon fils heureux, c'est la seule chose dont mon cœur se souvienne. »

Le surlendemain, c'était grande fête chez madame de Mailly, car, pour réparer autant qu'elle le pouvait le dédain qu'elle avait autrefois témoigné à son beau-père, elle avait voulu célébrer leur réunion par un dîner auquel tous ses intimes furent invités.

« Je vous présente, le père de mon mari, leur disait-elle d'un air rayonnant de plaisir. Il vient achever sa vie près de ses enfants ; c'est pour nous une grande joie. »

Madame de Mailly se gardait bien de donner des détails sur le passé de son beau-père, elle eût même été fort contrariée qu'on les connût, mais M. Demailly père avait trop de tact pour qu'on pût craindre de sa

part aucune indiscretion, et, sous sa nouvelle enveloppe, personne n'eût deviné le maître d'école.

Le bon grand-père, rajeuni par le bonheur, vécut encore longtemps au milieu de ses enfants, ne sachant lequel il aimait le plus du fils qui avait été la pensée de toute sa vie, ou de l'adorable petite-fille à laquelle il devait de ne pas mourir abandonné des siens.

ADELE CLERET.

L'ANE, LES FLEURS ET LE FUMIER

FABLE.

Sous deux paniers de fleurs cheminait un baudet :

Il allait au marché. La jacinthe, l'œillet,
La tubéreuse et la rose embaumée
Parfumaient l'air, brillaient d'un tel éclat,
Qu'à leur approche, ainsi que l'odorat
La vue était également charmée.

Enchanté de voir sur ses pas
Une grande foule empressée,
Notre baudet eut la pensée
Que l'on admirait ses appas.
Sa tête, jusqu'ici baissée,
Se relève alors fièrement,
Et Martin, comme un conquérant,
Au milieu du peuple s'avance.
(On lui pardonnera, je pense,
Ce petit mouvement d'orgueil ;

De l'âne et du savant l'amour-propre est l'écueil.)

Des acheteurs nombreuse est l'affluence :

Tout est dans un instant vendu,
Les comptes faits, l'argent reçu.
Le jardinier, en homme sage,
Mit une charge de fumier

Dans chaque panier,

Ne voulant point à vide arriver au village.

Ce n'était plus odeur de muguet, de jasmin

Que le porteur alors répandait à la ronde ;

Aussi voyait-il tout le monde

Se déranger de son chemin.

Notre baudet voulut savoir la cause

D'un changement aussi soudain.

Son maître alors lui dit : « Par le lis et la rose

» Les passants attirés te suivaient ce matin :

» C'est ton odeur qu'ils te reprochent,

» C'est le fumier qui les écarte tous. »

Les vices éloignent de nous

Ceux que nos vertus en rapprochent.

FOURQUET D'HACHETTE.

LE PROGRÈS MUSICAL.

CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL.

N° 10.

Dans un de nos derniers numéros nous avons donné une liste de morceaux d'opéras italiens tirés des meilleures partitions. Mais il nous reste une lacune à remplir, car l'espace nous a manqué pour y joindre des duos et trios italiens tant appréciés des amateurs de belle et bonne musique. On pourra donc se dédommager dans le catalogue de ce mois. De plus, nous avons ajouté un nombre très-varié

d'ariettes italiennes, de chansons napolitaines, dont la grâce et la mélodie facile sont plus de nature qu'un grand air d'opéra à être appropriées aux voix presque enfantines d'un grand nombre de nos jeunes lectrices.

Nous n'avons pas besoin de leur rappeler qu'elles trouveront aussi de la musique de chant avec paroles françaises dans plusieurs de nos catalogues de cette année.

ÉDUCATION MUSICALE.

Nous avons parlé de la plupart des chanteurs et des compositeurs qui ont occupé le premier rang dans la pléiade des musiciens célèbres; il est juste de réserver une place à mademoiselle Grisi, l'une des plus admirables cantatrices de notre temps.

A peine âgée de douze ans, elle annonçait déjà les plus brillantes dispositions pour la musique vocale : vive et espiègle, la petite Julie, revenue du spectacle, s'amusait à imiter les gestes et la démarche des acteurs en vogue alors en Italie, et son oncle lui apprenait à les applaudir, sur ce théâtre même de Bologne, où il ne prévoyait guère que la jeune Giulia devait débiter un jour.

C'est chez ce même oncle, à Bologne, que l'intéressante virtuose commença avec zèle et bonheur ses études musicales; à peine âgée de seize ans, la petite Giulia débuta au théâtre communal dans la *Zelmira* du maestro Rossini. De la gentillesse, de la grâce, de la justesse dans les intonations, furent les qualités qui distinguèrent dès l'abord la future prima donna.

En 1828, Florence, la ville des arts par excellence, emprunta aux Bolognais leur jeune merveille, et applaudit en elle la plus jolie Juliette qu'aient jamais eue les Capulets de Vaccai. L'année suivante, mademoiselle Julie Grisi émerveilla la même ville avec le ténor David, et se fit surtout remarquer pendant la saison di cartello, dans *Ricciardo e Zoraïde* de Rossini. Jusque-là, mademoiselle Julie n'avait été qu'une jeune fille sans expérience, s'occupant beaucoup plus de sa toilette que de son chant, soignant plus sa coiffure que ses *fioretti*; *Zoraïde* révéla une femme accomplie, appelée à un grand avenir d'artiste!

Mademoiselle Grisi quitta Florence pour aller briller à Pise aux fêtes magiques de la *luminara*, splendide hommage, éclatante et traditionnelle dévotion en l'honneur de saint Ramieri, patron de la cité; la

luminara de Pise, qui, tous les dix ans, montre la ville en feu se réfléchissant dans l'Arno, bordé de lampions et sillonné par des barques pavées et illuminées, attire une foule immense de curieux et d'étrangers; la jeune cantatrice obtint à Pise les succès les plus brillants, car elle se fit entendre devant un public d'élite, qui jugeait par comparaison, puisqu'il avait déjà applaudi les Pasta, les Fodor, les Pisoni. Les rôles de Semiramide et de Desdemona assurèrent le triomphe de la prima donna di cartello.

Après un troisième engagement à Florence, où on ne se lassait pas d'applaudir celle qui, encore enfant, avait fait entendre aux habitués de la Pergola ses premiers accents, mademoiselle Julie Grisi fut appelée à Milan, dans la vaste et belle salle de la Scala, en compagnie de Donzelli et de madame Pasta : tous deux dans la force du talent et à l'apogée de leur gloire.

C'est à Milan, et pour ces trois artistes de premier ordre, que Bellini écrivit cette superbe partition de la *Norma* que MM. Robert et Severini, alors directeurs de notre Théâtre-Italien, résolurent de faire bientôt entendre à Paris. — A cette époque, témoin du fanatisme qu'excitait sa riche partition, le jeune et infortuné maestro pouvait déjà pressentir les succès qui l'attendaient en France!...

A la Scala, l'essor que devait prendre le talent de mademoiselle Julie Grisi fut comprimé par le voisinage de madame Pasta; une célébrité depuis longtemps acquise, une longue expérience, une grande puissance de moyens, l'ascendant qu'elle avait sur ses auditeurs habituels ne suffirent pas pour rassurer pleinement la prima donna et lui enlever toute idée de jalousie; madame Pasta comprit, tout de suite, que mademoiselle Grisi serait bientôt pour elle une dangereuse rivale, et l'on peut reprocher à la grande

cantatrice certaines petites d'esprit que sa supériorité rendait impardonnables. Ainsi dans cet opéra de la *Norma*, mademoiselle Grisi fut chargée de représenter le personnage d'Adalgisa; tous ceux qui connaissent la partition admirent le trio du premier acte; il était chanté alors par Donzelli, mesdames Pasta et Grisi, qui devaient exécuter tour à tour un solo brillant. La jeune débutante s'acquittait avec tant d'éclat de sa partie aux répétitions et recevait des musiciens de l'orchestre des bravos tellement multipliés, que madame Pasta, profitant de son ascendant sur Bellini, obtint la suppression du solo d'Adalgisa, sous prétexte qu'il faisait longueur. Jamais il ne fut rétabli, et ce trio nous est arrivé incomplet.

Des travaux trop assidus affaiblirent la santé de mademoiselle Julie Grisi et l'obligèrent à passer en Corse, où elle séjourna quelques mois, employant ses loisirs à perfectionner sa méthode et à développer sa voix. C'est à cette époque que les habiles directeurs du Théâtre-Italien de Paris allèrent chercher dans un bourg obscur de la Corse les deux sœurs Judith et Julie; c'était un trésor qu'ils découvraient!

On comprend l'agitation qui dut précéder chez la jeune artiste son premier début à Paris devant le sé-

vére public de la salle Favart; l'émotion fut grande, car il s'agissait de paraître dans la *Semiramide*, qui venait d'être chantée par mesdames Sontag et Pasta. La crainte fut telle qu'elle amena un complet découragement; à la suite de la première répétition générale, la modestie de mademoiselle Julie Grisi pensa mettre obstacle à ses débuts et ruiner à jamais un si bel avenir: mécontente de la manière dont elle avait rendu l'admirable musique de Rossini, elle voulait casser son engagement et retourner en Italie. Cependant les encouragements de ses amis l'emportèrent sur ses hésitations, et le succès fut des plus complets.

À la suite de cette brillante saison de 1832 à 1833, où mademoiselle Grisi passa en revue les plus difficiles rôles du répertoire buffo et serio, elle fut engagée pour le grand théâtre de Madrid; mais une désorganisation survenue dans l'administration dramatique espagnole suspendit le voyage de notre virtuose, et la retint à Mantes dans une villa dont les échos pourraient redire encore les doux accents qui résonnèrent alors sous les voûtes de l'heureux feuillage.

MARIE LASSAVER.

(La suite au prochain Numéro.)

Explication de l'Énigme Historique de Septembre.

En 1395, le jeune roi de France, Charles VI, recevait l'ambassade qu'envoyait vers lui Richard II, roi d'Angleterre. Le petit-fils d'Édouard III, du redoutable ennemi de la France, voulait s'allier au sang de nos rois; il faisait demander la main d'Isabelle de Valois, à peine âgée de sept ans, mais déjà toute gracieuse et pleine d'une sagesse au-dessus de son âge.

L'ambassadeur s'approcha de cette enfant, mit un genou en terre, et lui dit: « Madame, s'il plaît à Dieu, vous serez reine d'Angleterre et notre dame. — Sire, répondit la petite Isabelle, s'il plaît à Dieu et à monseigneur mon père, je serai reine d'Angleterre bien volontiers, car on m'a dit que je serais une bien grande dame. »

Puis, prenant l'ambassadeur par la main, elle le fit relever, et le conduisit au roi et à la reine, avec des manières si dignes et si gracieuses que toute la cour en était émerveillée.

La petite reine partit pour Calais, où l'attendait son mari Richard II, déjà veuf d'Anne de Bohême. Il partit avec elle pour l'Angleterre; il la traitait avec des soins, une sollicitude chevaleresque et paternelle à la fois qui lui attirèrent toute l'affection d'une enfant sensible et spirituelle au-delà de ses années.

Mais la situation de Richard était des plus périlleuses. Pendant sa longue minorité, il avait eu les motifs de plaintes les plus graves contre son oncle, le duc de Gloucester, qui avait livré au bourreau ou envoyé en exil ses amis, son précepteur, toutes les personnes qu'il chérissait.

Devenu puissant, Richard se souvint trop: Gloucester périt d'une manière mystérieuse; ses amis, ses parents, ses protégés furent mis en prison ou condamnés au bannissement; Richard triomphait, mais il accumulait autour de lui un trésor de haines. Attiré dans un piège, environné d'ennemis, il fut jeté à la Tour de Londres, et Henri de Bolingbroke, son cousin, fut proclamé roi, sous le nom de Henri IV. Ainsi triomphait la branche de Lancastre aux dépens de la maison d'York. En prison, le malheureux Richard écrivait à la petite reine et répandait ses chagrins dans des élégies touchantes:

« Mon amie! ma compagne! maudit soit l'homme » par qui nous sommes séparés! Ma sœur! ma noble » dame! Isabelle, unique amour de mon cœur! De- » puis que je suis privé de ta présence, du bonheur » de te voir, telle peine oppresse mon cœur que je » suis souvent près du désespoir!

» Isabelle! Isabelle! noble fille de France, vous » étiez ma joie, ma consolation, mon espoir; et main- » tenant, par les coups de la fortune, je suis privé de » votre présence.

» Nuit et jour, je me vois en danger de mourir de » mort très-amère, et ce n'est pas merveille que je » perde ma gaieté, puisque d'une si grande hauteur je » suis tombé si bas, et que je suis séparé de ma » sœur, ma joie, ma lumière et ma compagne. »

Isabelle, de son côté, pleurait amèrement le sort de son époux, et suppliait qu'on lui permit d'aller le rejoindre. Shakspeare, dans son drame intitulé *Ri-*

chard II, a tracé une scène d'adieux entre les deux époux que la mort allait séparer. Nous en citerons quelques fragments.

LA REINE. Le roi doit passer par ici. Voilà le chemin qui mène à la fatale Tour bâtie par Jules-César. C'est dans ses flancs de pierre que mon époux condamné est retenu captif par Bolingbroke. Reposons-nous ici, si toutefois cette terre rebelle peut offrir un instant de repos à l'épouse de son légitime roi. (*Arrive Richard conduit par des gardes.*)

LA REINE, *continuant*. Mais, silence ! Voyez ou plutôt ne la voyez pas, la belle rose blanche se faner. Et cependant, levez les yeux, regardez-la, et que votre pitié, s'épanche en rosée et la baigne de pleurs d'amour ! O tombe du roi Richard, magnifique hôtellerie ! pourquoi la hideuse douleur t'a-t-elle choisie pour demeure, quand le succès triomphant est devenu l'hôte d'un cabaret ?

RICHARD. Femme chérie, ne te ligue point avec la douleur, si tu ne veux avancer ma mort. Apprends, ma bien-aimée, à considérer notre premier état comme un rêve heureux que le réveil a dissipé pour faire place à la réalité. Mon amour, tu vois en moi le fiancé de la nécessité : elle et moi nous sommes unis jusqu'à la la mort. Va en France, retire-toi dans un cloître... Il nous faut, par une vie sainte, conquérir la couronne d'une existence nouvelle, en retour de celle que nos heures profanes nous ont fait perdre... Ma bien-aimée, jadis reine, prépare-toi à partir pour la France : suppose que j'aie cessé de vivre, et qu'en ce moment, à mon lit de mort, tu prends congé de moi pour la dernière fois. Dans les longues soirées de l'hiver, lorsque, assise au coin du feu, tu entendras raconter l'histoire de malheurs arrivés au temps jadis, tu diras aussi nos infortunes, ma chute lamentable, et tes auditeurs te quitteront fondant en larmes... (*Arrivent le duc de Northumberland et sa suite.*)

NORTHUMBERLAND. Mylord, Bolingbroke a changé de projet. Ce n'est plus à la Tour, c'est au château de Pomfret, que vous allez vous rendre. Et vous, lady, j'ai des ordres relativement à Votre Grâce. Vous allez, sans délai, partir pour la France.

RICHARD. Northumberland, instrument de l'ambitieux Bolingbroke, toi qui lui sers d'échelle pour monter sur mon trône, le temps viendra, et ce temps n'est pas loin, où le crime, venu à maturité, se changera en corruption. Bien qu'il partage le royaume en deux et t'en cède la moitié, lui ayant procuré le tout, tu te croiras trop peu récompensé ; et lui, il craint que tu ne saches trop bien comment le précipiter de son trône usurpé. L'amitié qui unit deux méchants se convertit en crainte, et cette crainte en haine, et la haine conduit l'un ou tous les deux ensemble à d'innévitables périls et à une mort méritée.

NORTHUMBERLAND. Que mon crime retombe sur ma tête, et n'en parlons plus. Faites-vous vos adieux, et séparez-vous ; il le faut à l'instant.

RICHARD. On nous impose un double divorce. Vous brisez deux liens sacrés, celui qui m'unissait à mon peuple, celui qui m'unissait à ma femme. — Séparez-nous, Northumberland ; moi, pour aller vers le climat

glacé du Nord ; ma femme vers la France, d'où elle était venue brillante et parée comme mai, ce mois embaumé, et où on la renvoie comme la Toussaint, le jour le plus sombre de l'année.

LA REINE. Devons-nous nous quitter ? Faut-il que nous nous séparions ?

RICHARD. Il faut que j'arrache ma main à ta main, mon cœur à ton cœur.

LA REINE. Bannissez-nous tous les deux ; laissez partir le roi avec moi.

NORTHUMBERLAND. Ce serait bienveillant, mais fort impolitique.

LA REINE. Partons où il ira, qu'on me permette de le suivre.

RICHARD. Non... pleure sur moi en France : ici, je pleurerai sur toi... Adieu, je te donne mon cœur, et je prends le tien en retour... que ma douleur te dise le reste...

La pauvre Isabelle, alors âgée de douze ans, ne fut pas renvoyée en France, et pleura bientôt son mari, qu'on avait laissé mourir de faim dans sa prison. Le nouveau roi, Henri IV, venait de faire couronner l'aîné de ses fils comme prince de Galles. Il fit porter à la jeune veuve de Richard un message flatteur, disant qu'il ne tenait qu'à elle d'être reine d'Angleterre, si elle voulait épouser le prince, héritier de la couronne. La fière et douce Isabelle reçut ses paroles comme un outrage et ne dissimula point l'horreur et le mépris que lui causait une pareille proposition. Elle ne demandait au vainqueur de Richard qu'une seule grâce : celle de retourner en France.

Cette grâce lui fut enfin accordée, après trois ans de délai. Elle portait encore le deuil de son mari lorsque le comte Percy la remit au comte Saint-Pol, et toute sa maison, ses dames, ses serviteurs, versaient des torrents de larmes en disant adieu à celle qu'ils avaient vue enfant, et qui, dans ses malheurs, avait montré tant de sensibilité et d'énergie.

Les oncles de Charles VI s'occupèrent aussitôt à la remarier, et à l'âge de dix-huit ans, elle épousa le duc Charles d'Orléans. Cette union semblait devoir être heureuse, mais à peine la jeune princesse jouissait-elle de quelque consolation au sein de sa famille, qu'un nouveau malheur vint la frapper. Son beau-père, Louis d'Orléans, fut assassiné, rue Barbet, à Paris, par Jean Sans-Peur ; Valentine de Milan, sa femme, demanda justice. Accompagnée de sa fille Isabelle, et de leurs dames, « ornées de noirs atours, » elles allèrent tomber aux genoux de Charles VI pour demander justice. Charles pleura avec elles, mais il ne put les venger. Valentine ne survécut qu'un an au meurtre de ce mari tant regretté ; Isabelle la pleura, mais dix-huit mois plus tard, c'était sur elle qu'on pleurerait ; elle venait de mourir, âgée de vingt-deux ans, en mettant au monde un enfant qui ne vécut pas (1409).

Charles d'Orléans fut, comme on le sait, fait prisonnier à la bataille d'Azincourt ; il charma sa longue captivité par des vers qui lui ont acquis un nom distingué parmi les poètes du quinzième siècle.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

POTAGES D'AUTOMNE.

POTAGE AUX CHOUX DE BRUXELLES. — Faites cuire dans un bon bouillon des petits choux, dits choux de Bruxelles, sans les déformer, et versez ce potage dans la soupière sur des croûtons.

POTAGE AUX NAVETS ET AUX POIS. — Coupez les navets en dés, passez-les sur le feu dans le beurre jusqu'à ce qu'ils soient blonds; joignez-les à des pois que vous avez fait cuire dans du bouillon, laissez mijoter le tout et servez avec des croûtons.

PERDRIX A L'ÉTOUFFADE. — Garnissez le fond d'une petite casserole de bandes de lard, mettez-y vos perdrix, bardées, le ventre en dessous; ajoutez une très-petite tranche de rouelle de veau, un morceau de carotte, une branche de céleri, un bouquet garni, un clou de girofle, poivre, un verre de bouillon et un verre de vin blanc; couvrez, faites cuire une heure et demie; faites dans une autre casserole un roux avec un petit morceau de beurre et demi-cuillerée de farine; mouillez avec le jus des perdrix; mettez les

perdrix dans ce roux, dégraissez, faites réduire, et servez.

PERDREAUX GRILLÉS ET PANÉS. — Flambez les perdreaux, coupez-les en deux, trempez-les dans du beurre tiède, passez-les deux fois, c'est-à-dire en les trempant la seconde fois dans de l'œuf battu, et en les roulant après dans la mie de pain, faites-les griller à feu ardent; servez avec une sauce piquante.

CAILLES AU CHASSEUR. — Videz et flambez les cailles; faites-les sauter dans un bon morceau de beurre, avec sel, poivre et fines herbes; lorsqu'elles sont fermes, saupoudrez-les d'un peu de farine, mouillez avec du bouillon et du vin blanc, mêlez bien, faites réduire un instant, et servez.

LIÈVRE EN DAUBE. — Prenez un fort lièvre, piquez-le de gros lardons; faites dans une braisière un fond de lard, mettez votre lièvre dessus; joignez-y quelques débris de veau, couvrez encore de bardes, bouquet garni, carottes, oignons, clous de girofle, puis d'un rond de papier beurré; mouillez de consommé; faites cuire une heure, feu dessous et dessus, dressez et servez.

Correspondance.

Où t'adresser, mon amie, mes souvenirs, mes affections, mes travaux? Française, tu as quitté Bade et ses fêtes parisiennes; Anglaise, tu descends lentement les Alpes, pour regagner ta patrie, mais non sans passer par Paris; qui que tu sois enfin, Allemande, Espagnole, Portugaise, tu te rapproches du foyer domestique, dont une femme préfère toujours les douceurs aux agitations de la vie nomade... Et tandis que tu chemines avec ton riche bagage de pensées, d'impressions, tu réclames, je le sens, un récit de ma vie pendant ton absence, et surtout une réponse à cette question, réponse d'une incomparable valeur pour les mondaines, d'une utilité moindre pour les autres, mais dont l'attente fait tendre l'oreille à tout un cercle féminin, fût-il composé des bas bleus les plus philosophes: Que portera-t-on ce printemps? demande la jeune fille. Oui, que portera-t-on? Les premiers bourgeois veulent paraître aux arbres... Que portera-t-on cet été? — Les feuilles brunissent sous un ardent soleil, mais le soir la brise rafraîchie fait chuchoter moins discrètement les feuilles des arbres. Que portera-t-on cet automne? demande à son tour la jeune femme. — Le soleil est moins brillant le matin; le soir il s'abrite plus tôt derrière l'horizon; une légère fraîcheur tombe sur nos épaules, on frissonne, et en tremblant déjà on nous crie: Que portera-t-on cet hiver?

— Et si à cette question trop précoce nous répondions: « On n'en sait rien encore, » vite une aimable moue accueillerait notre aveu et nous le ferait regretter, si jamais on pouvait regretter d'être sincère. Il n'en sera pas de même cette fois, et pour preuve, c'est que tu trouveras au nombre de tes planches une gravure de manteaux dont plus tard je te donnerai l'explication, car je ne veux pas mettre la charrue devant les bœufs. Commençons donc par le vrai commencement, et écoute le récit de mes travaux.

C'est loin, bien loin de Paris que j'ai préparé mes planches de ce mois. Le mal du déplacement, qui est presque un mal contagieux, m'a saisie, en voyant tout mon monde s'enfuir, lasse de bruit et de chaleur; j'ai aussi voulu m'éloigner, et j'ai pris, non la route qui conduit aux bains de mer ou aux eaux, mais celle qui me rapprochait d'une bonne et chère parente, retirée auprès de son fils, curé de campagne, à qui peuvent s'appliquer sans flatterie ces vers de Delille que tu as appris dans ta première enfance?

Voyez-vous ce modeste et pieux presbytère?
Ici vit l'homme de Dieu, paisible et solitaire...

Ils habitent une charmante vallée, près d'une source fraîche, qui semble causer, avec de vieux arbres, des

guérison qu'elle a opérée. Plus tard, pour te reposer de la longue explication de mes planches, je te dirai en deux mots l'origine et les bienfaits de cette source qui devient une *petite rivière* dont le nom est *Kilien*. Mettons-nous donc bien vite à notre tâche pour arriver plus tôt à mon récit.

1, COL à broder sur mousseline suisse, au plumetis avec mélange de petits ceillels et de points d'échelle.

2 et 3, GARNITURE ET ENTRE-DEUX allant avec le col.

4, ENTRE-DEUX pour bonnet, fichu *Marie-Antoinette*, etc. En l'alternant avec des entre-deux en valencienne, il serait un charmant fond de bonnet.

5, QUART D'UN MOUCHOIR. Feston ou plumetis, à ton choix ; le mieux serait de mélanger les deux genres et de faire des jours dans les endroits marqués de croix. Brides de guipure.

6, C. C. P. enlacés. — Plumetis simple, plumetis fendu et ceillels ou pois.

7 à 12, COURONNES DE TITRES.

13, L. G. Plumetis et plumetis fendu.

Au moment de quitter la petite édition, je m'aperçois que l'écusson dessiné dans l'échancrure du col n° 1 n'a pas reçu de numéro d'ordre. Pauvre écusson ! puisse-je réparer ce tort en t'engageant à lui accorder les honneurs de la reproduction au plumetis avec point d'échelle et point de sable, sur une jolie batiste bien fine dont tu auras ourlé les quatre côtés avec un point à jour ! — Tu sais que le point de sable n'est pas autre chose que des rangées de piqûres faites très-près les unes des autres dans le *droit-fil* que tu leur destines, et que *préalablement* tu as entouré d'un point de cordonnet. La première de ces rangées se fait comme une piqûre ordinaire ; pour la seconde rangée, tu retournes ton ouvrage et tu fais tes points en biais, comme à la dernière partie d'un point de marque, en ayant soin de placer régulièrement chaque point de piqûre dans l'intervalle de chacun des points de la rangée supérieure ou précédente. Pour la troisième rangée, tu retournes de nouveau ton ouvrage, et tu la fais comme la première ; la quatrième rangée comme la deuxième, et ainsi de suite ; c'est te dire que tu dois alterner une rangée de piqûres *droites* avec une rangée de piqûres en *biais*. N'oublie pas que le plumetis doit être fait avant le point de sable, afin de ne pas altérer la parfaite régularité de ces premiers points.

14, COURONNE IMPÉRIALE. Plumetis.

15, BAS DE JUPON. Plumetis, broderie anglaise, feston point de rose.

16 et 17, PASSE ET FOND D'UN BONNET D'ENFANT. Plumetis, sur batiste ou sur mousseline.

18, BOUTONNIÈRE pour chemise d'homme ou semé pour manches-bouillons.

19, *Marie*. Plumetis.

20, Volants de robe de mousseline, ou dessin pour bas de jupon. Ce serait trop élégant pour nous, à moins que nous ne songions à devenir *madame* et à faire nos préparatifs... de trousseau.

21, *Victoire*. Plumetis.

22, COL GUIPURE. Remarque la dimension et la forme gracieuse de ce col.... ne te dit-il rien ? Moi, il me fait sourire, parce que je vois en *espérance* commencer le règne de ces petits cols *mignons* qui, en ornant le cou, laissent à l'ampleur des épaules toute sa grâce et à la hauteur de la taille toute sa beauté. Mais je t'entends me dire : « Comment dois-je broder cette mer-

veille ? — Au plumetis ; et si le talent te manquait pour varier les jours marqués dans le bord, fais comme moi : place sous chaque feuille à jours un tulle *points lancés*, de différents réseaux, et ton ignorance sera dissimulée ; on pourra même supposer que ces jours nouveaux sont de ton invention.

23 et 24, ENTRE-DEUX ET GARNITURE allant avec le col. Les petits cols brisés reparaissent, aussi je te ménage une surprise.

25, SEMÉ pour fond de bonnet.

26, PETIT ÉCUSSON renfermant le nom de *Lucie*, plumetis fin.

27, PETIT ÉCUSSON avec les initiales *J. M. J.* plumetis.

28, *Zélie*, dans un écusson ; le tout au plumetis.

Tourne la planche, et tu trouveras aux n°s 29 et 30 le PATRON d'un corsage uni et montant, sans basques ; je ne prétends pas dire par là que le règne de celles-ci soit passé, mais comme quelques corsages se font avec une simple pointe devant et derrière, j'ai dû t'en envoyer un spécimen, afin d'être fidèle à ma devise : Faire connaître tout ce qui est bon et utile. Or, il peut t'être utile de savoir que ces nouveaux corsages, *sans petits côtés*, sont garnis dans le bas d'un très-grand effilé. Comme je trouve que cet ornement rappelle trop les corsages-basques et n'a rien de gracieux, moi je modifierais la pointe du devant et celle du dos ; je porterais ce corsage tout simplement avec une ceinture gros-grain, assortie à la robe et fermée par une boucle.

31 et 32, Manches du corsage ci-dessus, désignées sous le nom de *manches à gousset*. C'est tout bonnement une manche pagode, dans le bas de laquelle on fait deux grandes entailles, comme à un corset. Dans ces entailles on place le gousset n° 32, que l'on garnit, comme le corsage, d'effilés *Tom-Pouce*, de volants, etc., en forme de pyramide. Cette manche produit, je t'assure, un charmant effet, et puis, quand elle n'aurait que le mérite de nous sortir un peu des bouillons grands et petits et des volants, ce serait bien quelque chose !...

33 et 34, Patron de la *Berthe-châle*, qui complète le corsage que nous venons de décrire : tu la poseras sur le trait indiqué dans la longueur du devant et tout autour du dos. Cette Berthe, ainsi que le désigne le patron, doit être faite en deux parties ; elle se garnit de franges, de dentelles, de petits velours, enfin d'un ornement quelconque, rappelant celui de la jupe, du corsage ou des basques, car ce même modèle peut s'adapter aussi à un corsage de cette dernière façon.

35, DESSOUS DE LAMPE. Ouvrage à faire sur carcasse. Le feuillage, en chenille verte, change de nuance à chaque groupe de feuilles ; la fleur, petite marguerite blanche, à pistils jaunes, également en chenille, est mélangée de cerises accompagnées chacune de deux feuilles vertes. Le plateau de ce dessous de lampe se fait en carton, recouvert à l'endroit de satin vert et à l'envers de percaline verte. Entre le satin et le carton tu mettras un peu de ouate. La carcasse étant ornée de ses fleurs, joins-la à ce plateau en dissimulant cette jonction sous une chenille verte beaucoup plus grosse que celle employée pour le feuillage, et puis tout sera dit.

36, BOBÈCHE. Prends des perles de cristal blanc et de cristal grenat, un crochet, de la ganse, de la ficelle ou de la laine blanche, et écoute : Avec ton crochet et ta ganse, commence un rond de points de crochet,

comme si tu voulais faire un dessous de lampe, avec cette différence pourtant qu'il faut au début laisser un vide de la grosseur d'une bougie; fais ensuite trois ou quatre rangées, selon la dimension que tu veux donner à ta bobèche, puis, laisse là ton travail et enfle dans un laiton très-mince tes perles blanches et tes perles grenat, — une grenat sur deux blanches, — en quantité suffisante pour faire ton premier rang : ce rang est le plus près de la bougie. Tes perles enfilées, courbe ton laiton en forme d'arcade sur une proportion de cinq perles par arcade, et fixe-les régulièrement à ton crochet à l'aide d'une aiguille et de gros fil, que tu caches d'un point à l'autre en le faisant filer dans l'arcade. Au second rang, tes arcades doivent être plus grandes qu'au premier, par conséquent elles devront être formées de sept perles; le troisième le sera de neuf. Inutile de te dire que ces trois rangs d'arcades sont fixés à ton crochet de la même manière, et que si au premier rang tu as enfilé une perle grenat sur deux blanches, au deuxième rang tu dois en enfiler une sur trois; au troisième, une sur quatre, et avoir soin que ces perles grenat se trouvent régulièrement placées de manière à fixer tes arcades à ton crochet. Cette opération terminée, tu recoquilles extérieurement le bord de la bobèche, afin de lui donner le plus de profondeur possible. Je t'indique le blanc et le grenat, mais il va sans dire que tu dois choisir les couleurs qui s'harmonisent avec l'ameublement de la pièce où tu veux placer ces bobèches.

37, *Bertha*, plumetis.

38, PORTE-CIGARES BARTHOLOMÉES. Je laisse à ta curiosité scientifique à chercher l'étymologie du mot *Bartholomées*, et à ta capacité intellectuelle à trouver le mot caché sous ces capricieuses arabesques. Tu broderas ce dessin au passé avec du cordonnet noir sur du casimir gros bleu ou marron. Aux endroits marqués par des œillets, tu mettras une perle de jais noir, que tu entoureras d'un fil d'or. Tu feras doubler ce porte-cigares soit en chagrin, soit en moire, de la couleur de l'étoffe, et tu y feras mettre un cercle en cuivre ou en acier.

39, PORTE-MONNAIE du même genre que le porte-cigares. Brode-le avec cordonnet d'or et soie rouge sur cuir de Russie; c'est l'étoffe à la mode pour ces objets à doublure de moire rouge et à monture en cuivre doré.

40, CHEMISSETTE-APPLICATION, pour les corsages de robes décolletées carrément. Cette mode n'est pas générale, *tant s'en faut*, cependant j'ai déjà vu plusieurs robes ainsi faites. Je ne t'en dirai rien, si ce n'est qu'à mon avis les jolies tailles y perdent de leurs avantages... sans que les vilaines y gagnent rien.

41, Absent... Ici s'arrête la série de nos travaux de broderie pour faire place à quelque soporifique tricot. Quand je dis soporifique, le mot est impropre et l'idée fautive, car il faut être bien éveillée, ce me semble, pour ne pas se perdre dans ce dédale de : une *jetée*, une *relevée*, une *rétrécie* qui dure deux et quelquefois trois pages. Si donc, tu le veux, pour n'être pas prise de sommeil, je t'emmène sur les bords du Kilien. Appuyées l'une sur l'autre, descendons le jardin du presbytère, passons cette planche jetée sur une eau limpide. Vois-tu ce vaste bois en amphithéâtre? Quelle douce et vivifiante odeur on y respire! comme l'âme s'y sent à l'aise! on dirait que l'étude et la vertu sont

choses plus faciles au milieu des bois, et je m'y suis plus d'une fois surprise la prière sur les lèvres! plus d'une fois aussi, l'esprit plongé dans de graves méditations, j'oubliais l'heure du repos! Oni, chère amie, ici je médite... ne t'effraye pas de ce mot... ce ruisseau qui serpente à nos pieds ne parle-t-il pas de la vie qui s'écoule? et ne rappelle-t-il pas à notre mémoire ces belles paroles de Bossuet :

« Nous mourons tous, » disait cette femme dont l'Écriture a loué la prudence au second livre des Rois, « et nous allons sans cesse au tombeau, ainsi » que des eaux qui se perdent sans retour. »

Sur le bord de cette rivière j'ai rencontré un jour un vieillard qui m'a raconté cette histoire :

« Près d'ici, me dit-il, vivait, il y a trois siècles, un saint évêque, Irlandais de naissance, de famille opulente et noble; il était venu en ce pays chercher un refuge contre la persécution. Pendant un été, nos campagnes étant désolées par une longue sécheresse, l'homme de Dieu fut prié d'intercéder auprès du Seigneur pour obtenir le soulagement de nos maux. Or, il advint qu'un jour, entouré des villageois priant avec lui, il frappa de sa crosse ce gros arbre que voilà : aussitôt l'eau en jaillit avec abondance, et jamais, depuis cette époque, la source ne s'est tarie... » Et le bon vieillard joignait ses mains comme s'il remerciait Dieu.

Sais-tu rien de plus touchant, mon amie, que ces sortes de légendes racontées par un vieillard? La foi traditionnelle inspire ses paroles, son regard s'anime, il redit ce qu'on lui a appris comme s'il l'avait vu, comme s'il assistait encore à la scène qu'il raconte! Ce bon vieillard touchait à la centaine... il n'ira bientôt plus voir la source du Kilien !

Mais, dis-moi, si maintenant nous prenions notre tricot, si nous exécutions les rétrécies, les jetées et les unies? Je te vois m'approuver... je commence!

DENTELLE AU TRICOT, ALLANT AVEC LE FOND DU TRICOT-GUIPURE DU MOIS DERNIER.

Monte 21 mailles.

1^{er} TOUR. — 3 mailles unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 2 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 2 unies, (22 mailles).

2^e TOUR. — 1 jetée, 1 rétrécie à l'envers, 11 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, (22 mailles).

3^e TOUR. — 3 mailles unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 2 unies, (23 mailles).

4^e TOUR. — 1 jetée, 1 rétrécie à l'envers, 12 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, (23 mailles).

5^e TOUR. — 3 mailles unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 4 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 2 unies, (24 mailles).

6^e TOUR. — 1 jetée, 1 rétrécie à l'envers, 13 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, (24 mailles).

7^e TOUR. — 3 mailles unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie,

5 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 2 unies, (25 mailles).

8^e TOUR. — 1 jetée, 1 rétrécie à l'envers, 14 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, une rétrécie, 1 unie, (25 mailles).

9^e TOUR. — 3 mailles unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 2 rétrécies, 2 jetées, 1 rétrécie, 2 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 2 unies.

10^e TOUR. — 1 jetée, 1 rétrécie à l'envers, 11 unies, 1 à l'envers, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, (27 mailles).

11^e TOUR. — 3 mailles unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 2 unies, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 2 unies, (27 mailles).

12^e TOUR. — 1 jetée, 1 rétrécie à l'envers, 10 unies, 1 à l'envers, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, (27 mailles).

13^e TOUR. — 3 mailles unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 2 rétrécies, 2 jetées, 1 rétrécie, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 rétrécie, 1 unie, (26 mailles).

14^e TOUR. — 1 jetée, 1 rétrécie à l'envers, 14 unies, 1 à l'envers, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, (26 mailles).

15^e TOUR. — 3 mailles unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 4 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, (25 mailles).

16^e TOUR. — 1 jetée, 1 rétrécie à l'envers, 14 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, (25 mailles).

17^e TOUR. — 3 mailles unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 3 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, (24 mailles).

18^e TOUR. — 1 jetée, 1 rétrécie à l'envers, 13 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, (24 mailles).

19^e TOUR. — 3 mailles unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 2 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, (23 mailles).

20^e TOUR. — 1 jetée, 1 rétrécie à l'envers, 12 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, (23 mailles).

21^e TOUR. — 3 mailles unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, (22 mailles).

22^e TOUR. — 4 jetée, 1 rétrécie à l'envers, 11 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, (22 mailles).

23^e TOUR. — 3 mailles unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 2 rétrécies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée,

1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, (21 mailles).

24^e TOUR. — 1 jetée, 1 rétrécie à l'envers, 10 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, (21 mailles).

Voici maintenant l'explication de notre gravure de manteaux. Quelle collection n'est-ce pas ? et quels noms bizarres ! Il en est d'aimées pourtant. Est-ce un souvenir bienveillant de la Mode pour les célébrités qu'ils rappellent, ou une fantaisie ? C'est peut-être l'un et l'autre.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Première figurine. — Manteau *Ristori* ; il est en velours, avec larges manches, sur lesquelles retombent des glands en passementerie ; un petit col rabat sur les épaules. Ce modèle, avec un peu moins d'ampleur, serait très-convenable pour recevoir de la fourrure. Robe en moire avec riche dessus broché ; le chapeau est en velours plain avec passe de taffetas sur laquelle sont des traverses de velours dont les bouts retombent sur le bavolet ; une longue plume cache une partie de la passe.

Deuxième figurine. — Manteau *Ghika* en drap uni gris feutre, avec bordure de même drap, mais dans un ton plus foncé ; par sa forme, il dessine légèrement la taille ; il a des manches et une grande pèlerine dont les bouts descendent plus bas que la taille. Robe en taffetas avec volants unis, chapeau de velours orné de deux barbes de blonde.

Troisième figurine. — Manteau *Dalmate*. Ceci est plutôt une veste qu'un manteau ; elle est en drap cannelé avec larges manches à revers, petites poches et col ; le tout bordé simplement par un galon posé à cheval. Robe de moire unie avec quille de velours quadrillé placée de chaque côté de la jupe ; chapeau en poul de soie à fond fuyant, orné de velours et de petite guipure.

La femme assise porte un manteau nommé *caïque* ; ce manteau, qui fait casaque en même temps, puisque la sorte de jupe qui forme le second rang se met et s'enlève à volonté, est l'une des formes les plus élégantes du moment, et je ne saurais trop te la recommander. Celle-ci est reproduite en drap, orné d'un large galon velours et chenille ; la frange qui entoure la berthe est aussi moitié chenille et moitié velours ; par devant, ce manteau est fermé jusqu'au cou à l'aide de gros boutons en riche passementerie. Sous ce manteau est une robe de moire antique. Le chapeau est en taffetas, la passe est formée par un large ruban froncé, et sous la calotte retombent des pointes bordées de franges formant le bavolet ; en dessous est un feuillage de velours. Le manteau *Florentin*, également en velours, est une sorte de paletot marquant à peine la taille, et orné d'une grande pèlerine bordée d'une guipure de quinze à vingt centimètres ; le chapeau est en velours uni avec guirlande de feuillage courant tout autour de la passe et du bavolet ; de chaque côté sont des nœuds formés par des barbes de dentelle-guipure noire.

Enfin le dernier manteau que je t'offre, dit *Romanoff*, et qui pourrait servir pour une charmante sortie de bal, est en drap peau de mouton avec capuchon faisant partie du manteau ; il est orné de trois galons chinés et de gros glands algériens ; cette forme

m'a paru tellement gracieuse et nouvelle, que je me suis réservé le plaisir de t'en envoyer le patron le mois prochain. La robe est en taffetas avec volants dans le bord desquels sont tissées des bandes de velours terminées par une frange; le chapeau est composé d'une passe en taffetas bouillonné et d'une calotte en velours; une touffe de plumes orne chaque côté de la passe, et une pointe de taffetas bordée par une frange de plumes retombe sur le bavolet en velours.

Voilà déjà un aperçu assez complet de nos modes de cet automne et de cet hiver; dans ma prochaine lettre, je te donnerai d'autres renseignements qui pourront t'être utiles pour les emplettes que tu auras à faire à Paris. Tous ces manteaux sont d'une excessive simplicité et pourtant d'une très-grande distinction; du reste, le nom de la maison Gay est trop connu pour que je vienne ici t'en faire de banals éloges. Tu peux maintenant choisir, parmi ces formes celle qui te plaira le plus, et je tiendrai le patron à ta disposition dès que tu le voudras.

Voici enfin la troisième et dernière partie de notre ABAT-JOUR !

Pour former cet abat-jour, tu rapprocheras les morceaux de manière à ce que le bord de chacun d'eux recouvre la petite marge blanche de son voisin. C'est sur cette petite marge que tu mettras la colle (un peu de gomme fondue dans l'eau). Cette première opération terminée, tu laisseras sécher à plat sur une table les trois morceaux réunis. Quand la colle sera parfaitement séchée, tu formeras l'abat-jour et tu le réuniras de même avec de la colle.

Alors tu pourras juger de l'ensemble de ce paysage avec ses différents effets : clair de lune, reflets dans l'eau, maisons aux croisées illuminées... Pour obtenir *plus d'effet*, tu pourras toi-même préparer chaque morceau avant de les réunir ensemble : avec une épingle, *pique* les étoiles, en ayant soin d'employer

une épingle plus petite pour les étoiles les plus éloignées. Enlève, en le découpant, le petit rond blanc qui figure la lune, et remplace-le par un morceau de *papier végétal* (le plus mince possible) collé derrière l'abat-jour. Tu appliqueras également derrière chaque trou d'étoile un morceau de ce même papier.

Le grattoir, habilement employé, pourrait contribuer à rendre plus vif, plus vrai, l'effet de ce petit diorama ; car tu comprends qu'en grattant par derrière le papier de l'abat-jour et en l'amincissant, on lui donne à volonté plus ou moins de transparence. Trace donc sur l'envers de tes feuilles, avec un crayon, le contour des fenêtres éclairées (deuxième morceau) du brasier allumé dans un coin du paysage (premier morceau), des rayons lumineux réfléchis sur les nappes d'eau (deuxième et troisième morceaux), et avec ton grattoir rends aux places que tu as indiquées le papier aussi mince que tu le voudras. Pour faire *jouer le reflet* de la lune dans l'eau, *égratigne* le papier, et tu obtiendras l'effet de ces *étincelles argentées*, étudiées par les paysagistes...

Une dernière recommandation : avant d'enlever le petit rond figurant la lune, tu gratteras le papier tout autour, afin d'obtenir cette auréole plus lumineuse qui entoure toujours le disque de l'astre. — Il est bien entendu que tu devras te servir du grattoir avec une grande légèreté, car une fois le papier troué, tout effet serait détruit.

Pour terminer cette longue lettre, il me reste à t'expliquer le dernier rébus, dont le sens renferme une vérité qui nous aurait épargné dans notre enfance et nous épargnerait encore bien des chagrins !

Mieux vaut plier que rompre !

Retiens cela, chère mignonne, et reviens à nous bien vite; tu dois avoir tant de choses à me dire; et moi, j'ai tant besoin de t'embrasser !

ÉPHÉMÉRIDES.

25 Octobre 1683. — Naissance du musicien Rameau.

Jean-Philippe Rameau naquit à Dijon, où son père était organiste de la cathédrale. Il s'appliqua dans sa jeunesse à l'étude de l'orgue, et il vint à Paris, où il fit admirer son talent. Le bruit de son nom s'étant répandu en province, il fut demandé par le chapitre de Clermont en Auvergne: il accepta et s'engagea pour plusieurs années. Mais cette position vint à lui déplaire, et pour s'en débarrasser, il s'avisait d'une espièglerie d'écolier. Un jour qu'il tenait l'orgue, il forma le charivari le plus extraordinaire; on lui fit dire de se taire : il continue de plus belle. Appelé en présence des chanoines, il écoute leurs reproches et leur dit : Je ne jouerai jamais autrement à moins qu'on ne m'accorde un congé. Il l'obtint enfin, et, pour mieux se faire regretter sans doute, il fit entendre sur l'orgue de la cathédrale tout ce que cet

instrument si riche a de plus éclatant et de plus doux.

Rendu à la liberté, il s'appliqua à la composition et à la théorie de la musique; il publia un *Traité de l'Harmonie* et un livre intitulé de la *Génération harmonique*. A l'âge de cinquante ans, il désira composer pour le théâtre : Voltaire lui confia son opéra de *Samson*; Pellegrin, son poème d'*Hippolyte et Aricie*; Castor et Polux, *Dardanus*, *Zoroastre*, achevèrent la réputation de Rameau. Ses chants étaient ornés et variés, ses chœurs d'un beau mouvement; ses airs de danse ont été entendus longtemps avec plaisir. Rameau est mort en 1764, laissant une fille qui s'est faite religieuse à Dijon. Rameau a continué le genre de Lully avec plus d'imagination, mais peut-être moins de sensibilité.

Mosaïque.

TURENNE ET L'INCENDIE DU PALATINAT.

Au milieu des éloges si justes qui s'attachent aux talents et aux vertus de Turenne, se mêle souvent un reproche qui ternit cette noble mémoire : ce grand homme est accusé d'avoir incendié le Palatinat ; cette accusation est sans fondement, ainsi que le démontre fort bien Beaurain (*Histoire des Campagnes de Turenne*) :

« Il me reste, dit cet historien, à justifier Turenne d'une accusation aussi calomnieuse qu'accréditée. On l'accuse d'avoir reçu et exécuté l'ordre de réduire en cendre les États de l'Électeur palatin. Les historiens, pour la plupart ont compilé sans examen. La simple exposition des faits suffit pour laver sa mémoire. Le vicomte, jugeant que lorsque les renforts des confédérés les auraient joints, leur supériorité l'obligerait à repasser le Rhin, résolut d'ôter à l'ennemi le moyen de subsister à la droite du fleuve, et il fit enlever ou consommer les grains et les fourrages, conduite conforme aux lois de la guerre. Les paysans palatins se vengèrent sur quelques Français, dont on trouva les corps affreusement mutilés. Les troupes mirent le feu à quelques villages. Turenne alors défendit à ses soldats le pillage et l'incendie sous les peines les plus rigoureuses ; il fit participer les paysans aux distribu-

tions de vivres que l'on faisait aux troupes françaises, et il écrivit à Louvois « *que si les soldats avaient brûlé sans ordre quelques villages, c'étaient ceux où l'on avait trouvé des soldats tués par les paysans.* »

» Les gazetiers de Hollande, qui cherchaient à rendre le nom français odieux à l'Europe, employèrent souvent le mensonge pour y réussir ; ils écrivirent que Turenne avait brûlé le Palatinat par ordre de Louis XIV, et cette atrocité a trouvé créance. Il est sage de douter, quand des assertions sans preuves noircissent la mémoire d'un homme rempli d'humanité. »

Comme le soleil s'élevant dans le ciel, qui est le trône de Dieu, orne le monde, ainsi la femme vertueuse est l'ornement de la maison.

Ecclésiastique.

J'ai goûté de tout, et j'ai trouvé qu'il n'y a de joie, de plaisir qu'à servir Dieu.

M^{me} DE MAINTENON.

La fierté généreuse d'un cœur sincèrement vertueux, qui ne se propose jamais d'autre récompense que la vertu même, voilà la grandeur d'âme.

D'AGUESSEAU.

REBUS.



